LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche. LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

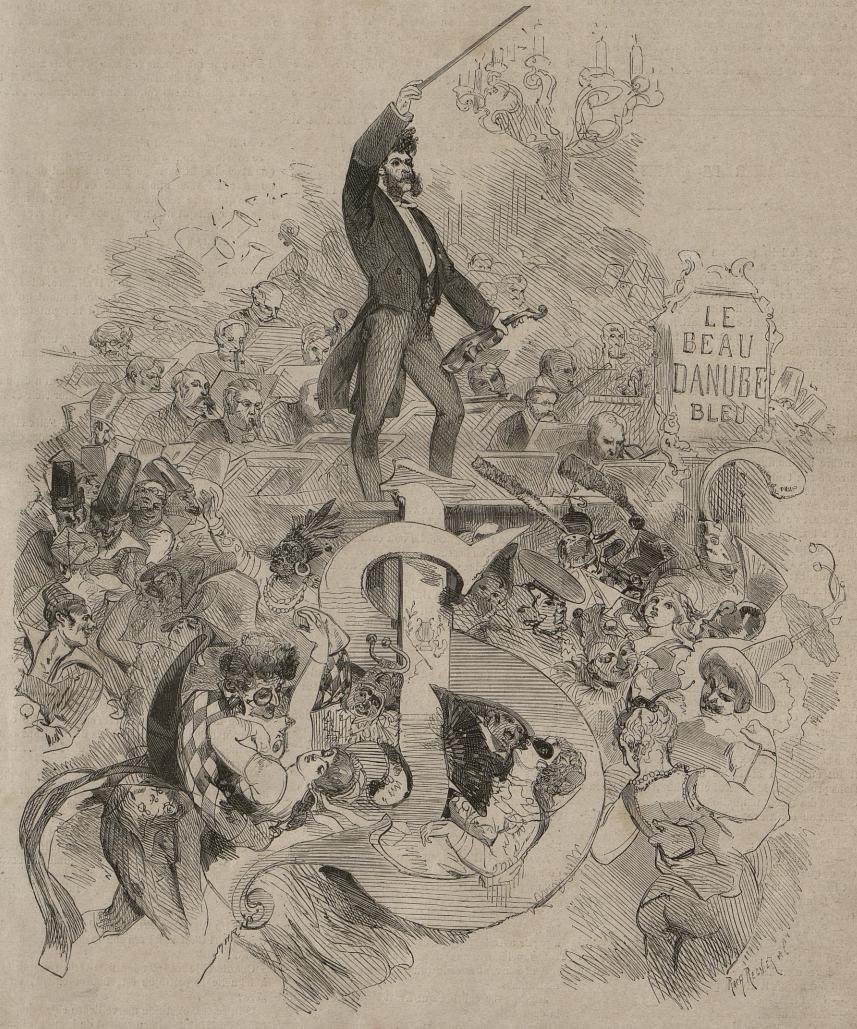
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX 13, QUAI VOLTAIRE

21° Année. Nº 1032 — 20 Janv. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la
poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en
timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas
des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. - Secrétaire, M. E. HUBERT.



LE PREMIER BAL MASQUÉ AU GRAND OPÉRA. - L'ORCHESTRE. Nous promettons à nos Lecteurs une SURPRISE dans un de nos prochains numéros.

SOMMAIRE

Texte: Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos Gravures: Les Bals de l'Opéra; — M. Johann Strauss; — M. Olivier Métra; — Les Mois gastronomiques; — Roumanie; — Pinel, médecin en chef de la Salpètrière, en 4795; — Incident auglo-chinois; — Congrès archéologique de France. — Les Dieux qu'en brise, par Albert Delpit. — Les Drames de l'Enfance: les Etrennes de Louisette. — Courrier du Palais, par Pelit-Jean. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Inauguration du monument de Pierre Larousse. — Solutions d'Echecs et de Rébus.

GRAVURES: Le premier bal masqué au Grand Opéra. — M. Johann Strauss, — M. Olivier Métra. — Passage d'un bataillon d'infanterie dans le bas quartier de Galatz. — Les Mois gastronomiques: Janvier. — Pinel, médecin de la Salpêtrière. — Embarquement à Hong-Kong du plénipotentiaire anglais. — Incident anglo-chinois. — Souvenirs du congrès archéologique d'Arles. — Inauguration du tombeau de Pierre Larousse. — Echecs et Rébus.

Courrier de Caris

'IL fallait, pour un concours quelconque, composer une figure allégorique de la Chronique, je conseillerais au concurrent désireux de bien remplir les conditions du programme, je lui conseillerais, dis-je, de représenter la chronique portant comme attribut d'une main la lanterne dont elle se sert à la fois pour éclairer les recoins de l'actualité et pour chercher des hommes; de l'autre main, une pelle de fossoyeur, celle qui lui sert, hélas! tous les jours à jeter des pelletées de terre sur les cercueils sans cesse renouvelés.

Ce n'est pas notre faute si chaque semaine fournit ainsi son contingent funèbre.

Comment laisser partir sans un mot d'oraison funèbre un homme qui tint dans l'histoire littéraire de son temps une place aussi importante que

Mais déjà d'autres à qui la publicité quotidienne permettait de devancer un courrier hebdomadaire, ont dit les principales péripéties de cette carrière. Il n'y a pas à y revenir. Cherchous plutôt quelques détails intimes et inédits pour faire connaître l'homme, car son œuvre se raconte toute seule.

Tenez, une particularité bien étrange.

Peu s'en est fallu que M. Buloz eût pour associé — un associé qui aujourd'hui deviendrait un successeur — quelqu'un dont je vous mettrais au défi de deviner le nom.

Peu s'en est fallu que la Revue des Deux-Mondes eût pour co-directeur... le peintre Français.

Un paysagiste exerçant de pareilles fonctions! C'est à n'y rien comprendre. La chose est pourtant authentique, et je vais avoir l'honneur de vous l'expliquer.

En ce temps-là, Français n'était pas encore l'artiste connu et admiré. Simple commis de librairie, il fut envoyé à M. Buloz avec des recommandations probanses. Mais celui-ci n'aimait guère à tenir compte des recommandations.

Tout au contraire, elles le mettaient sur la défensive.

Il dit à Français :

— Si vous croyez avoir besoin de faire tant attester ce que vous valez, c'est donc que votre valeur est incapable de se montrer toute seule?

— Dame! essayez, riposta Français sans se déconcerter.

- Soit.

Et, en effet, M. Buloz confia à son nouvel employé un travail long et difficile. Français plein d'ardeur n'en fit qu'une bouchée, si bien qu'au bout d'un mois il dit au patron:

- C'est fini.
- Allons donc!
- Je vons l'assure.
- Alors c'est mal fait.

Toujours la méfiance dont M. Buloz avait fait la première de ses qualités.

Mais il faut bien se rendre à l'évidence. Lorsqu'il fut en présence des résultats, quand il vit que Français avait bien réellement accompli en quelques semaines la besogne qu'il avait évaluée à une année, il fut pris d'admiration.

— Venez déjeuner avec moi demain matin, fit-il, et nous causerons.

La Revue des Deux-Mondes n'avait alors que trois ans d'existence et était encore aux prises avec les difficultés de l'enfantement, difficultés qui continuèrent jusqu'en 1848. Ce nota est nécessaire pour vous faire comprendre ce qui va suivre.

— Tenez, dit Buloz au dessert, vous m'allez. Vous êtes laborieux, je suis opiniâtre, en nous réunissant nous ferons quelque chose. Si vous voulez vous charger de toute la partie matérielle de la *Revue*, je vous donne tant, plus une part des bénéfices futurs.

Français ne fut pas séduit par cette épithète de futurs. Le problématique n'était pas son fait et d'ailleurs sa vocation le rappelait toujours vers l'art. Il repoussa les présents d'Artaxercès.

Lorsque, quinze ans après, la Revue des Deux-Mondes commença a devenir la grosse affaire que vous savez, Français rencontra un jour M. Buloz. Le peintre aussi réussissait et faisait parler de lui déjà.

-- Eh bien? dit le directeur de la Revue.

- Eh bien?

Vous avez eu fort de ne pas m'écouter.

- Je crois que j'ai eu raison de rester artiste.

- Combien gagnez-vous par an?

- Dame, dans les vingt mille.

— Alors j'ai cinquante-deux mille raisons pour moi et je compte bien ne pas en rester là.

Il n'en resta pas là en effet, puisque le dernier bilan de *la Revue des Deux-Mondes* a donné quatre cent cinquante mille francs de bénéfices pour une seule année.

w Buloz était un montagnard rudement trempé. Rudement est le mot.

On sait ses démêlés avec toute la littérature.

Un mot de Balzaz à son sujet.

Un jour, Buloz avait une discussion avec le grand romancier.

— Vous êtes insociable, s'écria Balzac à bout de patience. Je m'en vais.

— Voyons, mon cher, ne vous fâchez pas, dit Buloz radouci. Voyez-vous, je suis comme les châtaignes de mes montagnes. Le bon est en dedans, les piquants sont en dessus.

— Oui, fit Balzac, mais alors, pour avoir le bon, il faut vous mettre le talon dessus.

- Peut-être, répliqua Buloz en riant.

Et, en effet, ceux qui ripostaient à sa brusquerie par une brusquerie plus grande étaient souyent les mieux accueillis.

∞ Ce fut (on ne' l'a pas rappelé) Buloz qui eut le très-grand honneur de faire jouer Rachel sur la scène de la Comédie-Française.

Jules Janin, qui l'avait prise sous sa protection, n'était pas fort rassuré sur sa recommandation... Je vous ai dit quel effet les recommandations produisaient sur Buloz.

Mais Samson s'en mêla et l'affaire fut arrangée. Le théâtre, du reste, n'était pas le fait de cet esprit à qui le maniement de la chose imprimée convenait bien mieux.

D'abord, il détestait personnellement ce genre de plaisir.

Aussi était-il désolé toujours quand les devoirs de sa charge le forçaient à assister aux répétitions et aux premières représentations.

C'était du temps qu'on volait à sa chère Revue. Naturellement, pendant le temps qu'il exerçait les fonctions de commissaire délégué, il eut maille à partir avec la plupart de ses administrés.

Les sociétaires ne sont pas faciles à vivre et se querellent souvent avec le plus débonnaire des administrateurs.

Jugez, avec celui-là qui avait la poigne ferme et la dent dure.

D'où plusieurs conflits célèbres.

Du temps de sa gestion, du reste, la Comédie-

Française était loin d'être engagée dans la voie de prospérité qu'elle n'a pas cessé de suivre depuis bien des années.

La mode n'était pas d'aller aux Français. Loin de là.

Rachel remplissait la salle... Encore fallut-il quelque temps pour en arriver là. Mais les lendemains étaient terribles; on faisait quelquefois deux cents francs de recette.

— Vous voyez, dit un jour Beauvallet à son directeur en riant, le public lui-même a peur de vous.

La révolution de Février rendit Buloz à sa Revue. Il n'eut pas à s'en plaindre.

C'est, en effet, à dater de cette restitution que l'entreprise fit ses frais pour arriver ensuite aux fabuleuses prospérités ci-dessus chiffrées.

Au résumé, le proverbe populaire a raison quand il dit qu'une maison ne se bâtit pas toute seule.

Et c'est une solide maison que celle-là. Donc celui qui l'a assise sur ses fondations inébranlables n'était pas le premier venu.

w Rapprochement bizarre!

Je constatais tout à l'heure que c'était sous Buloz que Rachel se fit sa large place au soleil de la renommée. Et voici que la sœur de l'illustre tragédienne quitte ce monde en même temps, le même jour que celui qui fit, en quelque sorte, en rer sa famille dans la vie théâtrale.

Il n'y avait, à coup sûr, aucune comparaison à

établir entre Sarah et Rachel.

L'une brilla au premier rang. L'autre se contenta de ne pas s'éclipser au premier. D'ailleurs, elle avait volontairement renoncé à la scène, sentant qu'elle n'y pourrait jamais conquérir ni la réputation ni la fortune.

Ce fut alors qu'elle eut l'idée de fabriquer l'eau des Fées. Un chimiste célèbre de ses amis lui donna la formule, mais sans vouloir être nommé.

L'eau fut endossée par un docteur qui a depuis joué un certain rôle dans l'affaire Victor Noir et le procès du prince Pierre Bonaparte.

Une des amusantes manies de Sarah Félix était, à propos de son eau magique, de chercher des occasions de réclame.

Comme elle avait eu, de par sa sœur, les plus belles relations, son souci était de faire bénéficier son commerce de ces relations-là.

Et voici ce qui arrivait.

Quand elle rencontrait une notabilité :

— Dites donc, mon cher X..., faisait-elle, il me semble que vous grisonnez légèrement.

— Mais...

— Laissez-moi vous envoyer deux de mes flacons... Vous verrez...

- Permettez!

- Fermentez:
- Essayez... cela ne coûte rien... Et puis, vous savez... discrétion absolue.

L'autre recevait les flacons, en effet. Il s'en servait ou ne s'en servait pas. L'eu importe.

Le lendemain, si Sarah trouvait un journaliste:

— Vous savez, disait-elle... mon eau fait des progrès merveilleux... Quelle clientèle!... Chaque jour de nouvelles recrues!... Tenez... notre célèbre romancier X... m'en a pris deux flacons cette semaine... Mais chut!... ne le dites pas... C'est

un secret.

Naturellement, le confident n'avait rien de plus pressé que de répéter la confidence, et tout Paris savait que le célèbre romancier X... se teignait.

Mais quelle publicité pour l'eau de Sarah!

Il advint même parfois que la chose fut imprimée. C'est ce qui arriva, entre autres, au prince Napoléon que des annonces citèrent comme un exemple de réussite infaillible du procédé.

Tout le monde en rit... excepté lui, parbleu!

De l'enterrement au bal de l'Opéra! Quelle transition! C'est la loi des contrastes qui régit l'actualité

Chanterai-je les splendeurs de cette restauration, à laquelle la politique est, heureusement, étrangère?

Oui, certes, c'est une merveilleuse chose que l'escalier de M. Garnier, ruisselant de lumière et de satin. Oni, certes, chacun admirait le luxueux et intelligent aménagement de la salle, où pierrettes et chicards s'ébattaient pour la première fois.

Mais ces ébats, il faut-bien le dire, ont un peu manqué d'entrain. Est ce à cause de l'émotion-inséparable? N'est-ce pas plutôt à cause des vastes dimensions du local nouveau?

Il a fallu cette expérience pour apprendre aux Parisiens quel colossal édifice on leur a construit.

La statistique a constaté que plus de six mille personnes sont entrées à l'Opéra dans cette nuit d'inauguration. Eh bien, malgré cette affluence, les couloirs des loges étaient presque déserts. On y circulait comme sur le trottoir d'une rue où il ne passe presque personne. Un poëte élégiaque aurait pu s'isoler là pour chercher la rime et confectionner des stances sur le Recueillement.

Il faudrait, pour donner à la salle de M. Garnier l'animation qu'avait la salle de la rue Le Peletier, au moins vingt mille entrants.

Ce qu'on ne retrouvera pas non plus, c'était ce fameux petit balcon qui dominait l'ancien foyer, et du haut duquel habits noirs et déguisés pratiquaient avec tant de verve l'art de s'entreprendre en société. Cette disposition même de l'emplacement donnait à ces joyeux confiits des allures d'assaut. Il y avait pour ainsi dire escalade de quolibets, assiégés et assiégeants.

Mais attendons une seconde expérience : on est toujours un peu gêné quand on étrenne un habit neuf.

A la prochaine séance, il se sera déjà formé des coins où se grouperont les vrais amateurs. Les danseurs qui semblent être intimidés par tant de dorures, auront repris leur aplomb.

Ce Grévin est inépuisable en ses fantaisies. Savez-vous ce qu'il a imaginé pour Judic dans le Docteur Ox, dont les dernières répétitions sont poussées avec ferveur?

Il a imaginé de lui donner le costume textuel de la fameuse *Salomé* d'Henri Regnault. Vous voyez d'ici le charmant effet que pourront produire les grands yeux noirs de Judic sous une cascade de cheveux ébouriffés selon la formule du tableau.

Mais il paraît que cet ébouriffement n'était pas du tout facile à obtenir et qu'on a été longtemps avant de trouver une solution pratique.

Passer chaque jour au fer pour la crêper outrageusement la chevelure de la diva, c'eût été une véritable profanation.

Avec une perruque ordinaire on n'obtenait pas un résultat complétement satisfaisant.

Que faire alors?

Soudain Grévin se frappa la tête. Il avait trouvé. Sachez donc (chut! ne le répétez pas, c'est peut-être un secret) que Salomé-Judic, noiera son charmant visage sous une perruque faite avec du crin.

Quel est le coursier de race à qui sera échu l'honneur d'orner, à titre d'accessoire, la tête d'une des reines de l'opérette?

Il y a longtemps que le magnétisme n'avait fait parler de ses exploits. Il a l'air de vouloir entreprendre une nouvelle campagne contre l'incrédulité publique.

A la tête de cette campagne se trouve M. Donato, qui faisait naguère des expériences aux Fantaisies Oller et qui va donner une série de conférences dans une salle du faubourg Saint-Germain. J'avoue que le spectacle de M. Donato m'a laissé complétement sceptique. Je n'ai rien vu, absolument rien qui fût de nature à fixer la conviction dans mon esprit, fort peut disposé, du reste, à se laisser convaincre.

M¹¹⁶ Prudence, qui opérait jadis dans le souterrain du bazar Bonne-Nouvelle, était infiniment plus curieuse, et cependant je n'ai pas cru une seule minute à son sommeil clairvoyant.

Au Cirque, nous avons vu les frères Bonheur se faire passer sous le nez des paquets d'allumettes chimiques enflammées, sans qu'un sourcillement trahît au dehors la fâcheuse impression que cette consommation exagérée de phosphore devait produire sur leur nerf olfactif.

Les frères Bonheur avouaient eux-mêmes n'être que de simples faiseurs de tours.

Le plus étonnant de tous les héros du genre a été

sans conteste le célèbre Alexis, qui s'est retiré des affaires Mais une malechance a voulu qu'en ma présence il fût complétement incapable d'exécuter les plus piquants exercices de son répertoire.

On m'a conté pourtant des faits qui, si j'en avais été témoin, auraient pu ébranler mon doute invé-

Cham jure ses grands dieux qu'il lui est arrivé ceci avec Alexis:

Il lui a présenté sa main fermée en lui disant :

- Qu'est-ce que je tiens là?

Et Alexis, prenant un compas, a dessiné deux cercles, l'un plus grand, l'autre tout petit.

Et Cham cachait dans sa main un sou percé.

Notre ami Louis Leroy, le même jour (Alexis était en veine), présenta au prétendu somnambule une boîte d'ivoire fermée.

- Que contient-elle? demanda-t-il.

Alexis, d'après Leroy, chercha longtemps, puis crayonna des lignes en forme de crochets... Puis, pressé davantage, s'écria :

— Cela a appartenu à un mort... Ce sont des dents.

C'étaient des dents, en effet.

Le jour où j'aurai eu le plaisir de voir quelque chose d'analogue, je demanderai à réfléchir et serai bien près de croire. Mais ce jour n'a pas l'air de vouloir arriver.

Il paraît que je turlupine le fluide. Pauvre fluide! Qu'il daigne agréer mes excuses et mes regrets.

Il faut avouer que la passion des échecs est une passion bien accaparante, car je trouvais l'autre jour cette anecdote dans une chronique du siècle dernier.

Un célèbre joueur du temps avait accepté u d'ir d'un de ses rivaux.

La partie durait depuis deux soirées, une partie mémorable. Notre homme, ce soir-là, en était resté sur un coup qui le préoccupait vivement. Il entrevoyait un mat.

En rentrant chez lui plus tôt que de coutume, il trouve un galant qui courtisait sa femme. Ce galant, il le reconnaît : c'est une des notabilités du jeu d'échecs.

Et sans penser à autre chose :

— Écoutez-moi ce coup-là, s'écria-t il, et ditesmoi ce que vous me conseillez de jouer!...

✓ Un zèle pieux (cette piété-là est-elle toujours bien inspirée?) vient de faire paraître un recueil de lettres inédites de Charles Nodier, l'ami de Polichinelle.

Chose étrange et douloureuse! on voit par la correspondance de Balzac, comme par la correspondance de Nodier, quelle place cruelle la question d'argent tenait dans la vie de cet écrivain!

C'est que, dans la première moitié de ce siècle, le public s'était habitué à considérer comme un devoir pour l'homme de lettres la pauvreté sentimentale. Il paraissait tout naturel qu'il mourût de faim, ou tout au moins qu'il fût aux prises avec les plus dures nécessités.

De quoi se plaignait-il? ne lui faisait-on pas de temps en temps une célébrité avec sa misère?

L'apothéose de l'hôpital en la personne de feu Gilbert devait suffire à dédommager tous les autres. Cette opinion était si bien invétérée, qu'il n'est pas de quolibets, presque d'injures dont on n'ait criblé Dumas, lorsqu'il eut le courage d'exiger une rémunération en rapport avec la valeur de son talent.

Le plus triste à dire, c'est qu'en cette circonstance il se trouva bon nombre de ses confrères jaloux pour faire chorus avec les détracteurs, et crier haro sur celui qui, en somme, travaillait dans l'intérêt de tous à relever les tarifs, comme dit la langue des affaires

Dumas servait ainsi la cause générale. On l'en remerciait par des outrages.

Voyez un peu l'audace! Oser demander pour les hommes de génie la millième partie de ce qu'on donne à un ténor! Il y avait des gens qui n'en pouvaient revenir. Ce sont les mêmes qui encore aujourd'hui trouvent tout naturel que la Société des gens de lettres soit la plus pauvre de toutes les Sociétés du même genre et celle à qui vont le plus rarement les munificences testamentaires.

On a bien voulu apprécier la sincérité candide d'un mot enfantin de notre dernier Courrier.

Bébé a daigné en laisser échapper un autre au bénéfice de la chronique. Mot aussi authentique que le précédent.

Bébé prenait sa leçon de lecture.

Il la prenait dans l'A B C des animaux, ainsi dénommé parce que chaque lettre est ornée d'une belle image représentant un animal dont l'initiale correspond à la lettre en question.

Arrivé à l'E, Bébé voit le mot Eléphant en même temps que le portrait du susdit.

Et avec admiration:

— Oh! comme il y a des lettres pour celui-là...
On voit bien qu'il est plus gros que les autres.

Dialogue mondain entre deux causeurs, recueilli dans une des premières soirées de l'hiver :

— Et votre cousin X..., comment va-t-il?

- Je n'en sais rien.

- Vous ne le voyez plus?

- Non.

- Vous êtes fâchés?

— Dame... Figurez-vous... Quelle étrange nature!... Vous savez qu'il a épousé une jeune femme dont la coquetterie a déjà fait jaser?

- En effet.

— Je crois de mon devoir de le prévenir... Je vais donc le voir un jour...

- Imprudent!

— Et, entre quatre-z-yeux, je lui conseille de se tenir un peu sur ses gardes et d'observer d'un peu plus près des allures sans doute inoffensives, mais qui...

Je vois cela d'ici... Et il a mal pris la chose?
Je crois bien... Il a failli me mettre à la

porte.

— Et cela vous étonne?... Mais, mon cher, il n'y a rien de plus fréquent que de voir les aveugles battre leur chien.

Un joli prospectus qui m'arrive de Naples.
 Le prospectus annonce l'ouverture d'un superbe hôtel ayant une vue splendide sur le Vésuve.

Après quoi il ajoute :

NOTA. — EN TEMPS D'ÉRUPTION, le prix des chambres sera doublé!!

PIERRE VÉRON.

AVIS

Le succès qu'ont eu les Mois, par MM. François Coppée et Giacomelli, a été tel que la première édition de cette artistique publication a été enlevée presque aussitôt après son apparition.

Une nouvelle édition est sur le point de paraître, et nos abonnés, désireux de profiter de l'avantage que nous avons été heureux de leur offrir en obtenant pour eux une réduction d'un tiers sur le prix de ce splendide album, n'auront à subir aucun retard dans leurs demandes.

Le prix de ce magnifique ouvrage est de 30 francs. Mais, par une faveur spéciale, les abonnés du Monde illustré qui justifieront de leur titre d'abonnés ne le payeront que 20 FRANCS. (Le prix du port et de l'emballage pour la France continentale est de 3 francs en sus. — Pour la Corse, l'Algérie et l'étranger, le port sera payé par le destinataire à partir de la frontière.)

Adresser les demandes à la direction du Monde illustré, 43, quai Voltaire, Paris.



M. JOHANN STRAUSS, Compositeur autrichien.
(Phot. Clertinger.)



M. OLIVIER MÉTRA, Compositeur français.
(Phot. Pierre Petit)



ROUMANIE. - Passage d'un bataillon de chasseurs dans le bas quartier de Galatz. - (Dessin de M. Vuillier, d'sprès le croquis de M. Schonberg, notre coerespondant.)



LES MOIS GASTRONOMIQUES. - JANVIER. - « Le Roy boist! » - (Composition de M. Edmond Morin.)

NOS GRAVURES

Les Bals de l'Opéra

In les croyait enterrées sous les décombres de S) la rue Le Peletier, ces fêtes essentiellement parisiennes, et les poëtes avaient vu s'éva-Onouir, avec les dernières étincelles de l'incendie, les derniers regards des dominos masqués; avec les dernières fumées, les dernières sarabandes de danseurs grotesques. Nous avions rêvé nous-même une belle page allégorique évoquant, au milieu des ruines fumantes, toutes ces silhouettes du plaisir et de la folie s'envolant en spirales autour des ombres graves de Mozart, Rossini, Meyerbeer, Halévy, Auber, et de tous ces génies de l'art musical debout sur les portiques chancelants autour desquels se seraeint groupées dans toutes les attitudes les immortelles figures créées par leur imagination. Mais nous n'avons plus à peindre des revenants, et le bal de samedi nous a ramené à dix années en arrière; nous avons retrouvé dans le magnifique palais de M. Garnier la même foule bariolée et animée, le même entrain dans les quadrilles échevelés et dans les valses tourbillonnantes.

Bref, nous qui ne faisons pas partie des gens qui s'amusent, et qui nous sommes toujours mortellement ennuyé dans ces cohues très-mêlées, nous devons avouer que notre curiosité, cette fois, n'a pas été déçue. C'est un spectacle vraiment féerique que cette immense salle décorée avec une richesse inouïe, éclairée à profusion, garnie de spectateurs du bas au faîte, où se meut, aux accords d'une musique entraînante, la foule bizarre d'habits noirs parsemée des plus singuliers travestissements.

M. Morin a saisi au vol quelques-uns de ces types et les a groupés dans notre dessin d'en tête autour de la silhouette si originale de Strauss, qui a partagé avec Olivier Métra les honneurs de la soirée. Mais comme tout le monde ne peut assister à ces bals, que M. Prudhomme réprouve, quoi qu'il en ait grande envie, nous y ferons pénétrer notre public avec ce dernier au moyen du Monde illustré. Qu'il n'aille pas nous accuser d'encourager ces saturnales; il va sans dire que nous n'envisageons cela qu'au point de vue pittoresque, et nous manquerions à toutes nos traditions si nous ne mettions sous les yeux de nos lecteurs prévenus cette mise en scène vraiment extraordinaire. Et maintenant prépare qui voudra un loup et un domino.

Johann Strauss (de Vienne)

'ARTISTE dont nous publions le portrait est l'ainé des fils de ce Jean Strauss, dont Berlioz parle avec tant d'enthousiasme dans ses Mé-Simoires, et, quoique montrant des son jeune age de grandes dispositions pour son art, il eut à combattre la volonté de son père, qui rêvait pour lui une autre carrière. Cette vocation contrariée fut l'origine d'une brouille, qui heureusement ne dura pas, mais qui permit au jeune Johann de connaître, avec les premiers déboires de la vie d'artiste, les premiers enthousiasmes et les enivrants succès. Doué d'un physique sympathique, d'une nature impressionnable et nerveuse, d'un entrain irrésistible, d'une fécondité intarissable, d'une distinction native qui le faisait rechercher des plus grandes maisons, il conquit, encore jeune, une situation exceptionnelle; et l'on put s'écrier, à la mort du roi de la valse Johann Ier, comme à celle des rois héréditaires : « Johann est mort! vive Johann! » Il faudrait un supplément au Monde illustré pour publier seulement le titre des ouvrages sortis de cette plume alerte et brillante. Que de cœurs ont palpité dans l'enivrement de valses qui s'appellent le Beau Danube, la Vie d'artiste, les Mille et une Nuits, les Feuilles du matin, etc., et combien d'imaginations ont trotté sur le rhythme à trois temps de ces poëmes dansants! Tant de facultés ne pouvaient être limitées dans les rhythmes de la danse, quelque essor que le génie inventif de Strauss leur ait donné, et le théâtre le tenta. Du premier coup, il réussit, et nous aurons peu à peu l'écho bruyant de tous ces succès viennois qui se sont appelés là-bas : Chauve-Souris, Cagliostro, Mathusalem; nous en avons eu déjà un charmant échantillon dans cette $Reine\ Indigo$, pétillante d'esprit et d'originalité, où $M^{11o}\ Zulma$ Bouffar se montre si souple chanteuse, si fine comédienne.

Aujourd'hui Johann Strauss, cédant à de pressantes sollicitations, a accepté de diriger au bal de l'Opéra qu'elques-unes de ses œuvres, et rien n'a pu rompre leur charme, ni la composition d'un orchestre antipathique à son genre d'instrumentation, ni même le peu d'enthousiasme d'instrumentistes qui semblent ignorer les lois les plus élémentaires de l'hospitalité française. C'est dans d'autres conditions que nous aurons l'occasion d'acclamer le grand artiste à l'Exposition de 1878, devant une foule moins tapageuse et avec un orchestre mieux stylé. On pourra en avoir d'ailleurs un avantgoût au premier bal de la présidence, où Strauss a accepté avec empressement l'invitation qui lui a été faite de diriger un orchestre qu'il choisira lui même.

Olivier Métra

E succès a consacré le nom d'Olivier Métra comme chef d'orchestre et compositeur de musique de danse, et, quoique procédant par des moyens très-différents de ceux de Strauss, il arrive à de puissants effets, à d'entraînantes sonorités qui donnent à ses valses, à ses quadrilles, à ses polkas, une force dansante irrésistible. Quand il attaque un de ses morceaux, ce n'est pas « l'invitation à la danse » qu'il va jouer, c'est « l'excitation à la danse », et il faut tourbillonner dans les valses ou s'écheveler dans les cavaliers seuls des quadrilles les plus désarçonnants.

Métra a fait de bonnes études musicales au Conservatoire, et c'est poussé par l'invincible nécessité des grands effets d'ensemble qu'il a dû renoncer à toutes les délicatesses, à toutes les roueries des orchestrations finement ciselées, et qu'il serait fort apte à faire cependant, pour rechercher les sonorités tumultueuses qui doivent dominer les joyeuses clameurs des foules dansantes.

Après avoir dirigé des orchestres de bals divers avec succès, après avoir créé un répertoire célèbre, écrit des valses que les marteaux de tous les pianos de la terre ont battues à touche-que-veux-tu, le populaire artiste a prêté son concours au succès d'une sorte d'alhambra très en vogue et écrit pour les Folies-Bergère une quantité de ballets où il peut se montrer à l'aise et parfois sous un jour tout nouveau, avec des échappées de poésie, comme dans le ballet des Almées, par exemple. Filleul du directeur de l'Opéra, ses liens de famille, autant que ses succès d'artiste, le désignaient pour succéder au Strauss (de Paris) qui avait déposé, après tant de victoires dansantes, l'archet de commandement de l'orchestre des bals. Par droit d'hérédité, on peut le dire, et par droit de conquête, ce sceptre lui appartenait; il le gardera désormais et contribuera à rendre à ces bals célèbres leur entrain et leur splendeur d'au-

Les Mois gastronomiques

JANVIER

Pée a traduit leurs chants joyeux ou mélancoliques dans les diverses phases de l'année disparue, pour le plus grand plaisir de nos abonnés qui les ont applaudis; nous venons donc chanter une note nouvelle; l'idylle s'est faite vaudeville, et Monsèlet, ce Français né malin, trouvera largement dans chaque saison à fêter les doux produits de la nature. On s'en rapportera à Edmond Morin pour bien dresser les plats de son chef, les saupoudrant et les ornant de tout son esprit.

Voyez plutôt sa gracieuse composition de janvier, où le festin des rois et la traditionnelle galette ont gardé le sceptre. Ce curieux défilé de tous les âges apportant leur gâteau au prosaïque dîner moderne que l'habile artiste a opposé au superbe tableau de Jordaëns, le Roi boit, de notre galerie du Louvre, est une spirituelle trouvaille qui sera comprise de tous : le passé dans le présent! Puissent ces présents mois ne pas faire regretter les mois passés!

Roumanie

ANS nos précédents numéros, nous avions de la donné les différents types de l'armée roumaine. Notre gravure d'aujourd'hui représente l'aspect coffert par un bataillon de chasseurs traversant le bas quartier de Galatz. Le costume de ces soldats est assez pittoresque avec leurs chapeaux à larges bords retroussés sur le côté. Enveloppés dans leurs larges capotes gris clair, ils pataugent dans l'épaisse couche de boue qui tient lieu de macadam dans les villes de l'Orient. Les soldats, le tambour sous le bras ou le fusil à l'épaule, marchent embourbés jusqu'à la cheville, pendant qu'un jeune officier, un frais échappé sans doute de l'Académie de Bucharest, s'efforce de conserver ses hautes bottes vierges de toute souillure, en suivant les grosses pierres qui remplacent les trottoirs à Galatz.

PINEL

Midecin en chef de la Salpê(rière en 1793 Tableau de M. Tony Robert Fleury

Les fers tombaient partout... Ce vent de liberté Qui renversait alors les rois et les bastilles, De la Salpêtrière, un jour, franchit les grilles Au nom de la science et de l'humanité.

Là, grouillait, se tordait, furieux, hébété, Tout un peuple inconnu de folles en guenilles. Des chaînes qui liaient ces malheureuses filles Un vieux docteur comprit enfin l'atrocité.

« Que l'on cesse, — dit il, — ce traitement infâm :! « Les tortures du corps ne font qu'irriter l'âme, « Et loin de l'apaiser, augmentent son courroux. »

— Fommes et nations ont leurs jours de démence : Pour calmer les esprits, douceur, bonté, clémence Sont remèdes plus sûrs que chaînes et verrous.

ADRIEN DÉZAMY.

(Extrait de l'album du Salon de 1876 en photogravures édité par la maison Goupil.)

Incident Anglo-Chinois

ous recevons la lettre suivante en même temps que les deux aquarelles reproduites ici, de notre habile correspondant, lieutenant de vaisseau à bord du Péi-Ho:

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous adresser deux croquis au sujet des derniers événements qui ont eu lieu en Chine.

L'un de ces croquis représente le départ de S. E. sir Thomas-Francis Wades, ministre plénipotentiaire de l'Angleterre en Chine, au moment où ce diplomate s'eml arque à Hong-Kong sur le paquebot français, le Péi-Ho, de la Compagnie des Messageries maritimes. Quatre frégates anglaises le saluent par une salve d'artillerie et les hommes sont rangés sur les vergues de ces bâtiments.

Le second croquis donne l'aspect d'une rue de Shanghaï (Chine) au coin de laquelle est affichée la proclamation de l'empereur du Céleste-Empire, donnant l'exposé de la convention passée avec sir Wades représentant l'Angleterre, convention par laquelle l'empereur de la Chine indemnise la famille de sir Margary, qui fut assassiné par les Chinois, et révise en faveur de l'Angleterre les chiffres de plusieurs taxes sur les marchandises anglaises importées en Chine.

Cette convention a été passée à Che-Foo, entre M. Wades et le premier ministre Li-Hung-Chang. M. Wades, arrivé en Chine, il y a plus de vingt années, en qualité de chancelier d'ambassade, ministre plénipotentiaire depuis six ans, sans avoir presque jamais quitté ce pays, est un des rares exemples d'un ministre plénipotentiaire arrivé à ce poste sans appartenir à la diplomatie directe. M. Wades, possède admirablement le langage chinois, si difficile à apprendre pour les Européens. Il vient en Angleterre rendre compte de sa mission lors de la dernière entrevue de Che-Foo.

Veuillez agréer, etc...

L. FRAGER.

Congrès archéologique de France

A Société française d'archéologie, fondée par M. de Caumont, actuellement dirigée par M. Léon Palustre, a tenu son quarante-troisième congrès annuel dans la ville d'Arles, à l'automne dernier. La variété des questions portées au programme, toutes relatives à l'histoire du pays d'Arles, et le choix de cette ville, l'ancienne Rome des Gaules, si riche en monuments de toutes les époques, avaient attiré, de toutes les parties de la France et de divers points de l'étranger, un grand nombre de savants à cette solennité scientifique.

Les séances ont eu lieu dans la grande salle de l'hôtel de ville, et elles étaient entrecoupées, chaque jour, de visites faites aux monuments qui donnent à la cité d'Arles, pour les archéologues et les touristes, un attrait si puissant. Il suffit de nommer les magnifiques Arènes, qui ont été examinées, sous la direction de M. Henri Revoil, l'éminent architecte, inspecteur des monuments historiques, - les ruines imposantes du théâtre antique, les remparts romains de la ville, le beau cloître et l'église de Saint-Trophyme, l'ancien cimetière des Aliscamps. Le Musée a fourni aussi d'intéressants sujets d'étude aux membres du Congrès. Tout le monde connaît les richesses que renferme cette collection, composée d'objets de sculpture antique et de monuments épigraphiques trouvés à Arles même. L'on sait également que la collection des anciens sarcophages chrétiens d'Arles est la première après celle du palais Latran, à Rome.

L'un des grands attraits de ce Congrès a consisté aussi dans les excursions qu'il a faites. La première a eu pour but l'exploration, aux environs d'Arles, de la montagne de Cordes, où se trouve, taillée dans le roc, une vaste grotte sépulerale de l'époque dite préhistorique et récemment décrite par M. Cazalis de Fondouce. Elle constitue, avec les grottes de Castelet, situées dans le voisinage, une catégorie unique en France des monuments de ce genre dont les analogues ne se rencontrent qu'en Sardaigne.

Le Congrès s'est ensuite transporté à Saint-Remy, où il a reçu une cordiale et généreuse hospitalité de la part de M. le maire de cette ville, M. Mistral-Bernard, qui lui a offert un déjeuner de cent vingt couverts, magnifiquement servi sous un vaste velum, sur le plateau des Antiquités, aux pieds des deux célèbres monuments, l'Arc de triomphe et le Mausolée, dont la visite était le but du voyage.

De Saint-Remy le Congrès s'est rendu aux Baux. Il n'est rien de plus saisissant que l'aspect inattendu de ce grand village, aujourd'hui presque désert, composé de maisons et d'édifices en partie ruinés, restes de l'ancienne ville, qui était la résidence d'une des plus illustres maisons de Provence et dont le château fut rasé par ordre de Richelieu. Ces ruines, dispersées sur un plateau fort irrégulier porté par de formidables escarpements, au milieu d'un site d'une nature sauvage et tourmentée, se mêlent dans une étrange confusion aux rochers qui les entourent et constituent l'une des merveilles les plus pittoresques de la France.

Puis le Congrès a visité l'ancienne abbaye bénédictine de Montmajour. L'église, son cloître, la tour du donjon, les ruines des bâtiments de l'abbaye, la chapelle de Sainte-Croix, forment un ensemble de monuments des plus intéressants, et s'élèvent sur un monticule d'où elles dominent majestueusement les environs

Le château de Tarascon, l'ancienne résidence du roi René, servant aujourd'hui de prison, a été aussi visité

Les belles ruines du temple de Vernègues, d'ordre corinthien, situées sur le territoire de la commune de ce nom, dans une solitude qui ajoute un charme de plus à leur caractère, ont été le sujet d'intéressantes études, appuyées sur des dessins et des photographies que des membres du Congrès ont présentés de ce curieux monument, moins connu des voyageurs qu'il ne devrait l'être.

Les membres de Congrès d'Arles, à la séance de clòture, se sont donné rendez-vous, pour le 28 mai 1877, dans la ville de Senlis, pour la 44° session.

TES BIEUX QU'ON BRISE

XXVII

AMERTUME

A mon ami Léon Debain

Cuite nuit-là (c'était le quatorze décembre), Je mourus.

Mes amis entrèrent dans ma chambre:
L'un prit ma montre, un autre un tableau précieux,
Le plus aimé de tous prit mon porte-monnaie.
Et je vis tout cela, car le trépas effraie,
Et l'on ne pensait pas à me fermer les yeux.
La femme que j'aimais, sans retourner la tête,
Sans oser regarder les restes du poëte,
S'éloigna de ce corps que l'âme avait quitté:
Et je restai, pensif, dans mon éternité.

Lorsque le jour revint, j'aperçus la lumière Briller discrètement dans les fleurs et le lierre Qui s'élevaient le long de ma fenêire. Au loin Commençaient les rumeurs de la ville éveillée, Du peuple matinal, qui, pour vivre, a besoin De chercher le travail dans l'aube ensoleillée. C'était le jour fixé pour mon enterrement.

La tête commença très-convenablement. Ma famille était là, tout en noir, effarée Comme un provincial au bal de l'Opéra. Mais je cherchais en vain ma maîcresse adorée... Puisqu'elle a disparu, qui donc me pleurera?

Il m'arriva pour ant une chose étonnante: C'est que mes yeux voyaient à travers le cercueil. Je distinguais très-bien la foule environnante Qui suivait mon convoi dans des habits de deuil. «— Il fait froid,» disait l'un.

« - J'ai faim, » disait sa femme.

« — Fera-t-on un discours avant de l'enterrer? »
« — Un discours, reprit-elle en riant, je réclame!
« Car s'il était touchant je n'aurais qu'à pleurer! »
Bref, en une heure à peine, on fut au cimetière.
On posa gravement le cercueil sur la terre,

Et quelqu'un s'avança pour faire le discours;

— Vous le connaissez bien... c'est le même toujours: —

« Adieu! nous t'aimions bien! Adieu, pauvre poëte!...

(Ici, sanglot profond, et l'orateur s'arrête.)

« Puisses-tu vivre en paix dans les splendeurs du ciel,

" Puisse Dieu te donner le repos éternel,

« Loin des malheurs du monde et de notre misère!... »

(Bruit de pleurs, de mouchoir, plus un gémissement.)
Le discours est fini, l'on me couvre de terre,
Mais j'entends malgré tout très-distinctement
Le croquemort, grotesque avec sa veste noire,
A mes proches en pleurs réclamer son pourboire.
Mais je trouvai cela si drôle, en vérité,
Que je ne pus contraindre un accès de gaîté...

Et je compris pourquoi j'avais vu les squelettes Grimacer un sourire énorme et ténébreux : C'est qu'un éclat de rire avait tordu leurs têles, En voyant la façon dont on priait pour eux!

ALBERT DELPIT.

LES DRAMES DE L'ENFANCE

LES ÉTRENNES DE LOUISETTE

I

-T-ELLE été assez belle cette dernière soirée de 1876? Une température de mois de mai, un ciel pur, éclairé d'une lune pleine et radieuse!

Aussi, que de monde hors de chez soi! On ne rencontrait que gens chargés de paquets, cadeaux du lendemain; les boulevards regorgeaient de monde et leurs petites boutiques en plein vent étaient prises d'assaut; on faisait queue à la porte des magasins de joujoux, de jouets, de bonbons, et devant leurs vitrines, où les fées de l'industrie parisienne étalaient leurs merveilles, il y avait foule d'ache-

teurs indécis fixant leur choix et d'enfants du peuple qui, le nez collé aux carreaux, repaissaient leurs yeux de ces séduisantes choses dont ils n'espéraient guère jouir autrement.

Ce jour-là est pour les pauvres plus triste que les autres, car il leur fait davantage sentir, par l'ironie de la privation, combien il est bon de donner, et bon aussi de recevoir. Ces étalages brillants les appellent, et ils demeurent là immobiles, plongés dans des désirs et des regrets également vains, ouvrant bien grands des yeux qui ont de la peine à retenir des larmes et tressaillant de surprise et d'envie chaque fois que disparaît, choisi par un acheteur, un des objets qui les ont le plus séduits.

Louisette était du nombre de ces déshérités, et elle en sentait d'autant plus profondément l'amertume qu'il n'en avait pas toujours été ainsi.

Une voisine l'avait envoyée « faire une commission » sur le boulevard Saint-Michel, en lui promettant, pour récompense, une orange! La course faite, elle s'en revenait pensive, et elle ne put résister à la tentation de s'arrêter devant un des nombreux magasins de ce boulevard qui avaient mis, dans leur exposition, un luxe inaccoutumé.

Elle devait être bien jolie, pour le paraître encore sous les haillons dont elle était couverte. Elle s'était blottie dans un coin, et, dans son regard absorbé, on devinait plus de tristesse que de convoitise.

Quand dix heures sonnèrent, il y avait bien plus d'une heure qu'elle était là; comme saisie de crainte, elle se mit à courir à en perdre haleine.

Sans ralentir le pas, Louisette suivit la rue Raeine, prit les rues de Vaugirard, de Notre-Damedes-Champs et du Montparnasse.

Peu après elle arriva haletante et visiblement inquiète dans une petite rue donnant derrière le cimetière et s'arrêta... pour prendre courage. Elle enfila un couloir sombre, humide, et, en marchant sur la pointe des pieds, pénétra dans une cour étroite.

Un énorme chien, au poil rude et sale, se jeta sur elle en aboyant.

— C'est moi, Moutard, dit l'enfant en approchant sa tête blonde du museau de la bête, qui aussitôt se calma et devint caressante.

- Rosse de chien, vas-tu me laisser dormir? dit une voix avinée sortant d'une pièce voisine.

Louisette tressaillit, fit le signe de la croix et heurta timidement à la porte.

- Qui est là? dit l'ivrogne.

- C'est moi, papa.

— Puisque tu te trouves bien dehors, restes-y. J'vais pas m'déranger pour une pécore de ton espèce.

Ouvre, papa, je t'en prie; j'ai froid.
Va-t'en galvauder encore, ça t'réchauffera.

Louisette suppliait; on ne lui répondait plus, et Moutard cherchait à réchauffer de son haleine la fillette qui, tout en sueur de sa course précipitée, grelottait et pleurait.

Une croisée du premier étage s'était ouverte.

— Crois-tu! disait une voix de femme, il va la

— Crois-tu! disait une voix de lemme, il va la laisser coucher dehors, le misérable; par un froid pareil, quelle horreur!

— Attends, je vais bien le forcer à lui ouvrir.

Un homme déjà vieux et cassé descendit, une chandelle à la main, et frappa à la porte du père de Louisette.

Un grognement sourd lui répondit d'abord.

— Lui dites rien, père Migeon, dit tristement l'enfant.

— N'aie pas peur, Louisette, il n'est pas si méchant qu'il en a l'air. Allons, voyons, ouvrez donc, ou je vais chercher les sergents de ville.

- C'est bon, c'est bon, on va ouvrir.

Et de fait la porte livra bientôt passage à Louisette, qui se glissa promptement jusqu'au *chenil* qui lui servait de lit.

Celui auquel s'adressait ce reproche répondit par un ricanement accompagné d'un juron et se renferma brusquement chez lui.

— Et maintenant, toi, tu vas la danser, dit-il en se dirigeant vers l'endroit où s'était réfugiée Louisette.



PINEL, Médecin en chef de la Salpētrière en 1795. Tableau de M. Tony Robert-Fleury. — Dessin de M. Pélissier, d'après la photographie de la maison Goupil.



INCIDENT ANGLO-CHINOIS. - Embarquement à Hong-Kong, à bord du paquebot français le Péi-Ho, de S. E. sir Francis Wades, ministre plénipotentiaire de l'Angleterre. (Dessin de M. Scott, d'après le crequis de M. L. Frager, notre correspondant.)

Celle-ci sauta de son grabat pour fuir, mais se jeta dans les jambes de son père, qui trébucha, tomba et jura.

- Ah! coquine, tu veux m'easser les jambes pour m'empêcher de t'appliquer la volée que tu mérites!... Tiens!

On entendit un coup sourd et un cri

- Grâce, papa, je ne le ferai plus!

Et les coups continuaient à pleuvoir, et les supplications de la petite victime devenaient désespérées et navrantes.

- Tu finiras de crier, peut-être?... Non? Tiens, tiens encore! En as-tu assez?

- Grâce, père, grâce, grâce!... Oh! maman!

Il l'eût tuée.

Deux agents, requis par le vieillard qui avait involontairement exposé Louisette aux mauvais traitements de son père en le forçant à lui ouvrir, vinrent pour mettre fin à cette scène.

- Au nom de la loi, ouvrez!

- J'suis maître chez moi; j'ouvre pas.

Et cette intervention de la police, portant au paroxysme son ivresse furieuse, il continuait à frapper, et la fillette épuisée n'appelait plus; elle râlait.

D'un vigoureux effort, les agents firent céder la porte, et ce ne fut pas sans peine qu'ils purent se rendre maîtres de ce forcené.

Evidemment, Moutard avait une dent contre l'ivrogne, car, au moment où on l'emmenait, il lui sauta aux jambes et le mordit profondément.

On conduisit au poste ce mauvais père, et l'un des agents v transporta, dans ses bras, la pauvre Louisette évanouie.

Elle avait au front une large ecchymose; la lèvre supérieure était fendue, deux dents étaient brisées; elle était couverte de sang.

Enfermé au poste, seul dans un violon, le père s'endormit profondément pendant qu'on prodiguait à l'enfant les premiers soins que réclamait son état.

Après l'avoir pansée et réchauffée au poêle, les agents de garde lui firent par terre, avec leurs manteaux, un lit plus moelleux certainement que celui auquel Louisette était habituée, et elle s'endormit à son tour.

Quand une nouvelle brigade vint pour relever celle de la nuit, arrivants et partants échangèrent leurs souhaits de nouvel an, après quoi ceux-ci mirent ceux-là au courant des affaires de leur service.

Qu'est-ce que cette petite fillette? demanda le sous-brigadier.

L'histoire, consignée brièvement au rapport, fut racontée en détail.

- Elle a de tristes étrennes, la pauvrette, dit un vieil agent; elle est pourtant bien gentille, ma pa-

- J' crois qu'elle n'est guère habituée à en avoir d'autres, repartit un de ceux qui avaient opéré l'arrestation. Avec un ostrogot comme mossieur son papa, elle doit recevoir plus de horions que de caresses, plus de gros mots que de bonbons.

- Ça n'a pas tant seulement de quoi couvrir son petit corps, ajouta un troisième.

Il y eut un instant de silence... de réflexion.

Un tout jeune agent dit tout à coup :

- Je pense à quelque chose, camarades; si, au lieu de nous offrir, comme c'est l'usage au premier de l'an, la petite goutte de l'amitié, nous faisions entre nous une collecte pour la fillette?

- Eh! mais, il a raison, répondirent avec un touchant élan tous les agents.

- Faites donc ça, brigadier.

Le brigadier prit son képi, le tendit à chacun; presque tous donnèrent, on compta; il y avait 12 fr. 50.

Mais que fallait-il acheter?

- Une robe, dit l'un.

- De bons bas et des souliers chauds, dit l'autre.

- Une capeline.

- Heu! faudrait bien renouveler tout le trousseau, grommela le vieux sous-brigadier en jetant un coup d'œil sur les haillons de l'enfant.

- Des étrennes utiles, certainement c'est utile, observa sentencieusement un agent en bourgeois qui faisait les fonctions de secrétaire-rédacteur du poste; mais aussi des étrennes agréables c'est agréable, et les enfants préfèrent l'agréable à l'utile.

- Oui, dit le grave brigadier, mais l'utile et l'agréable, ce serait encore mieux.

- C'est vrai, mon brigadier, reprit le secrétaire, mais avec 12 fr. 50 on n'achète pas le Pérou.

- Et mais, pourquoi acheter? répartit un des agents qui n'avait jusqu'alors desserré ni les dents ni... les cordons de sa bourse. — Moi, j'ai pas pu mettre à la collecte, parce que, vous le savez bien, j'en ai cinq comme cette pauvre mignonne à qui il faut que je donne pas mal de choses toute l'année. Mais ma petite cadette est à peu près de l'âge de celle-ci, et ma femme trouvera bien une robe qui

- Si ce n'est que ca, reprit un autre, il y a à la maison des chemises de ma pauvre petite défunte, j'vais aller en chercher deux.

- Oh! bien, dit un troisième, des bas et des galoches de mon garçon pourront bien chausser les petons de la fillette.

- Eh mais! avec tout ça, elle serait joliment nippée, dit joyeusement le brigadier. Voyons, les enfants, allez chercher le costume et revenez vite, parce que faut pas que le service en souffre, vous savez.

Une demi-heure plus tard, la femme d'un de ces braves agents remplaçait les haillons de la pauvre Louisette par de bons vêtements un peu disparates, mais bien propres et bien chauds. Un autre agent s'était fait accompagner de sa fille, laquelle avait choisi parmi ses jouets une jolie poupée qu'elle voulut offrir elle-même à l'enfant pauvre dont son père lui avait raconté la triste nuit de ce jour de l'an.

Plus surprise qu'heureuse, Louisette demanda où était son père et supplia pour qu'on la condui-

sît auprès de lui. On l'éveilla et on l'amena auprès d'elle. Avec une indignation qui n'était pas simulée, le brigadier reprocha à ce « père dénaturé » son indigne conduite, la brutalité avec laquelle il avait traité une malheureuse enfant, et lui annonça qu'il payerait cher, devant la justice, et ses sévices sur sa fille, et sa résistance aux agents.

Le père ne répondit pas. Les yeux baissés, mais secs, il écoutait les durs reproches qu'on lui adressait, et quand Louisette s'approcha de lui en disant : « - Papa, je te souhaite une bonne année », il jeta sur elle un regard plein de désespoir et d'amertume et répondit avec un soupir :

- Ah! elle commence bien encore, celle-là!

Il s'assit sur un banc et demeura silencieux, comme plongé dans de douloureuses réflexions, tandis que Louisette, debout près de lui et muette aussi, le regardait avec affection et tristesse.

Vers huit heures et demie, le brigadier donna l'ordre de conduire au bureau du commissaire de police « le nommé C... et sa fille Louisette. »

Le père Migeon, accompagné du chien Moutard, y arrivaient en même temps et pendant que le premier jetait au père un coup d'œil irrité, le second vint lécher la main de l'enfant.

Les termes du rapport étaient sévères, et le magistrat eût bien vite prononcé l'envoi au Dépôt de ce père « ivrogne et brutal », si la victime de ses violences n'en eût elle-même demandé le pardon :

- Il ne le fera plus, monsieur le commissaire, c'est parce qu'il avait un peu bu; il m'aime bien; mais depuis que maman est morte, il a beaucoup de chagrin, et, comme je suis rentrée bien tard, il m'a corrigée; mais je serai bien sage et il ne le fera plus; n'est-ce pas, papa, que tu ne le feras plus? dis-le à M. le commissaire, pour ne plus aller au poste.

Le commissaire examinait l'attitude du père. Il remarqua, au moment où Louisette évoquait le souvenir de sa mère, que deux larmes roulaient sur ses joues caves.

- Eh bien, C..., vous ne répondez rien? Vous n'avez donc pas du tout d'affection pour votre en-

Pour la première fois, C... leva les yeux; le commissaire y lut, avec autant de perspicacité que de promptitude, toute l'histoire de ce malheureux père. Il l'encouragea par quelques bonnes paroles et lui demanda comment il en était arrivé à un si profond oubli de tous ses devoirs.

D'une voix tremblante, pleine de sincérité et de douleur, C... répondit :

- Nous étions heureux, bien heureux; j'aimais sincèrement ma femme et ma... Louisette, que

voilà. Je travaillais avec courage, jamais je n'allai chez le marchand de vin. Il y a dix-huit mois, la mère tomba malade; pendant deux mois, je la soignai moi-même, ne travaillant pas et engageant au Mont-de-Piété tout ce que nous avions pour payer le médecin et les drogues. Elle est morte; alors j'ai pris tout en dégoût, le travail, la vie et la petite. Pour m'étourdir, je suis allé boire avec les camarades et mon patron m'a renvoyé parce que j'étais souvent saoûl. Louisette demandait du pain; je n'avais plus d'argent même pour du vin et je me suis mis à l'absinthe; ça grise mieux et ça tue plus vite. Hier, j'ai gagné quelques sous à faire des courses, je les ai bus en absinthe, et voilà comment j'ai fait les folies et les horreurs que vous dites.

Prenant la parole, sans y être invité, le père Migeon commença par faire l'éloge de la petite Louisette, puis, accablant de reproches le père, il termina en plaidant, en des termes pleins d'une sensibilité honnête et naïve, les circonstances atté-

Le commissaire avait écouté avec attention, même avec intérêt. Son secrétaire intervint et raconta la scène touchante qui s'était passée au poste. Le magistrat était ému.

Il appela Louisette, la regarda fixement et lui

- Je veux te donner des étrennes, moi aussi. Que préfères-tu, que je te rende ton papa, ou que je t'envoie dans une belle maison où tu seras bien soignée, jamais battue, bien nourrie, bien habillée;

L'enfant tourna ses deux grands yeux humides vers son père et, les reportant vers le commissaire :

- Oh! rendez-moi mon papa; je l'aimerai bien et il ne sera plus méchant.

Et des sanglots étouffèrent sa voix.

Eh bien, soit, je te rends ton papa, mais à une condition vous entendez, C..., c'est que vous vous jurerez de vous remettre courageusement au travail. Si vous continuiez à vivre comme vous le faites, votre femme vous maudirait de là-haut et votre enfant vous mépriserait ici-bas.

- Je suis ancien soldat, répondit C... avec dignité, je puis faire un honnête agent de la paix. Je nous jure, monsieur le commissaire que, si vous vouliez bien me faire admettre comme tel, vous n'auriez qu'à vous louer de m'avoir aidé à sortir de la misère et du découragement où je suis.

- Je ne demande qu'à vous croire et si votre récit est exact, votre passé honorable et votre repentir sincère, je vous promets mon appui pour tâcher de vous faire incorporer dans le corps de ces hommes honnêtes et braves dont vous avez pu, ce matin, apprécier l'humanité et le noble cœur. Venez me voir demain, apportez-moi votre livret et vos états de service, et croyez qu'il ne dépendra pas de moi que l'année qui commence ne soit pour vous vraiment bonne,

Les agents qui avaient amené C... embrassèrent Louisette et lui remirent les 12 fr. 50 de la collecte faite pour elle.

Elle refusait et son père aussi.

- Allons donc, c'est un simple prêt que vous nous rendrez quand vous serez notre collègue.

Comment refuser une chose ainsi offerte?

C... et Louisette, le père Migeon et Moutard, tous la joie au cœur, regagnèrent leur demeure.

La mère Migeon, à laquelle on eut quelque peine à faire absoudre son voisin, eut bientôt préparé un déjeuner confortable, payé avec une partie de la collecte, et point n'est besoin de dire qu'au repas il y eut autant de réserve que de gaieté.

Moutard, dont la toilette était plus que négligée, et qui, d'ailleurs, craignait C..., était resté dans la cour; au dessert, Louisette l'appela, et C... lui offrit un os encore confortablement garni.

Moutard dut se demander s'il ne rêvait pas. Il est de fait que, depuis la veille, les choses avaient beaucoup changé.

Après tout, il avait bien quelques droits à partager les étrennes de Louisette.

E. LE NORDEZ.

COURRIER DU CALAIS

Les donations. — Les belles promesses. — Ce que devient le paradis promis. — La fille séquestrée. — Une furie de seize ans. — Il était temps. — Le châtiment. — Un chœur désagréable pour l'impresario. — Poésie imitée d'une assignation. — Triemphe de la prose. — Dernier chœur!

A désignation de la commune, le nom ou hameau où se sont passés les faits importe peu; dans les campagnes, soit au nord, soit au midi, Soit à l'est ou à l'ouest de la France, c'est toujours la même chose. Le vieillard fatigué par un travail assidu, le parent impotent, faible de corps ou d'esprit, aspire au repos, à la tranquillité; il est sollicité par un fils, par une fille, par un neveu, par un collatéral plus jeune, plus actif, qui fera valoir le petit bien de la famille, et qui offre en échange les plus brillantes promesses, et on se transporte un beau jour dans l'étude du notaire pour authentiquer ce pacte gracieux. Mon Dieu! vous pouvez désormais vous endormir tranquille, bon père, bon aïeul, bon cousin; on s'engage à vous loger dans la meilleure chambre de votre maison, à vous donner tous les soins que comporte votre âge ou votre état, vous irez et vous viendrez à votre aise, à votre gré, dans vos champs; on vous laissera gronder, grogner, critiquer; un sourire de bienveillante affection encouragera jusqu'aux essais de travail que tentera votre main devenue débile, qu imaginera votre expérience un peu arriérée. — Vous aurez la bonne place à table; on écoutera avec déférence vos bavardages séniles; votre linge sera blanchi, reprisé, vos habits seront chauds l'hiver et la cheminée vous gardera son meilleur coin; vous n'aurez plus qu'à vous laisser vivre et vous vous éteindrez paisiblement, à votre heure, en pressant des mains amies, en sentant battre des cœurs dévoués!...

Voilà ce que l'on vous a dit et répété pendant un an, pendant deux ans, et le contrat d'abandon de vos biens que vous signez répète la même chose, mais en style de notaire. Eh bien, non! pour l'amour de Dieu, pour l'amour de vous-même, pour l'amour de ceux que vous allez enrichir, par respect pour cette conscience humaine que font pleurer amèrement les injustices et les crimes, ne signez pas! ne signez pas!

Vous savez cela mieux que moi, mieux que tout le monde, vous, notaires de campagne; se rédigez plus de ces infernales donations; refusez, refusez hardiment, absolument! Cent débats devant les tribunaux civils, mille poursuites devant les tribunaux correctionnels, et surtout devant les cours d'assises, ont dû vous éclairer; vous pouvez prévoir que, dès le lendemain de la signature, le donataire qui, jusqu'à un certain point, peut avoir promis de bonne foi, va considérer le don comme une restitution, la propriété donnée comme son patrimoine propre, ses engagements comme une lourde charge, et le donateur comme un ennemi!

Vous faut-il encore un exemple? Eh bien, la cour d'assises de la Manche va vous le fournir, et si, au lieu d'une chronique, nécessairement limitée, j'écrivais un livre, je pourrais vous présenter au moins un exemple par semaine. La veuve Onfroy avait un fils et une fille; cette dernière était faible d'esprit, mais douce, inoffensive, affectueuse et laborieuse. Prosper était un bon cultivateur, robuste et actif; il se maria et devint père de famille; Céleste resta fille; mais, quoique les paysans ne soient pas tendres, tout le monde l'aimait et lui rendait justice. En 1869, la veuve Onfroy fit en faveur de ses deux enfants une donation de la nu-propropriété de ses biens et, le même jour, Céleste, alors majeure, fit donation de sa part à son frère ainé, qui prenaît l'engagement de la nourrir, de la vêtir, de la loger, de pourvoir largement à tous ses besoins, faute de quoi il devait lui payer une rente viagère de 150 francs par an. Avec 150 francs de rente, une fille de campagne qui file et qui n'est pas trop maladroite peut vivre en Normandie. Quatre ans après, la veuve Onfroy avait eu la sagesse de ne donner que la nu-propriété, et elle dut à cette précaution de vivre encore quatre ans en bonne intelligence avec son fils, sa bru et sa petite-fille Marie, qui grandissait; elle mourut en 1874, après une longue maladie, et ce fut Céleste qui fut sa garde-malade intelligente et dévouée. Mais cette

pauvre fille, restée seule, les persécutions commencèrent; on la détestait, on la tourmentait, pour 150 francs par ar. On prétendit qu'elle était idiote, qu'elle était méchante et dangereuse, qu'elle était capable de mettre le feu; on l'enferma dans une boulangerie qui ne recevait d'air et de lumière que par une baie ouverte sur le toit et sans vitre. La femme Onfroy, sa bellesœur, et Marie Onfroy, sa nièce, — ò honte! une jeune fille de seize ans! — lui apportaient une nourriture insuffisante et une tâche impossible, et elles la battaient cruellement; sa nièce surtout.

Un jour, la malheureuse prisonnière déchira avec ses dents la corde qui servait de serrure et parvint à s'échapper; les voisins lui donnèrent à manger, la consolèrent, la gardèrent pendant quelques jours; mais Onfroy vint la reprendre et substitua à la corde une serrure solide. En vérité, je n'ai pas le cœur de m'étendre sur ces tortures, qui durèrent deux ans et auxquelles ne purent mettre fin les représentations du maire et du curé. Quand la justice fut avertie, la malheureuse fille, affaiblie, n'osait même plus accuser ses bourreaux; elle commençait par déclarer qu'elle était ainsi séquestrée de son plein gré! N'est-ce pas tout dire? Le jury a rendu un verdict négatif en faveur de la femme Onfroy et de Marie Onfroy; mais le chef de famille a été déclaré coupable de séquestration et condamné à sept ans de travaux forcés. — Passons vite à

M. Léon Escudier, directeur du théâtre des Italiens, fut bien étonné, ayant fait annoncer, pour le jour de Noël dernier, une représentation extraordinaire d'Aida, d'entendre vingt-cinq de ses choristes lui chanter,— en chœur, bien entendu, — quelque chose de tout nouveau, comme paroles au moins. Les paroles des chœurs d'opéra ne méritent pas, en général, grande attention, mais celles ci avaient un sens d'une précision inusitée :

Oui, d'après notre engagement, Nous vous devons tous notre chaut, Mais pour trois jours de la semaine. Le lundi, le chœur se promène, Il a gagné son traitement; Si vous le voulez autrement, Vous donnerez un supplément.

Cette poésie devient vraisemblable, étant inspirée par un exploit d'huissier, et, nécessairement, traduite de l'italien. M. Léon Escudier soumit la question — et non les vers — au tribunal de commerce, soutenant que si les choristes sont engagés pour jouer les mardis, jeudis et samedis, ils sont obligés, aux termes de leur engagement, « de tenir leur emploi dans tous les théâtres, « salles, salons publics et privés, et de chanter dans « tous les opéras, messes, concerts, oratorios indiqués « par le directeur sans aucune exception. »

La vile prose a triomphé, et le tribunal a rendu un jugement qui condamne les choristes à donner leur concours aux représentations extraordinaires sans supplément de prix, ét dit qu'ils y seront contraints à peine de dommages-intérêts! — Chœur mêlé de désespoir et de résignation!

PETIT-JEAN

La gracieuse composition de M. Edmond Morin, à propos du jour de l'an, a inspiré à l'un de nos abonnés les quelques vers suivants que nous sommes heureux de pouvoir insérer.

NOS SOUHAITS A LA NOUVELLE ANNEE

Soixante-se'ze est désormais chimère: Le nouvel an vient de lui succéder. Qu'apporte-t-il sous son aile? Mystère. Chacun se plaît à se le demander.

Es'-ce la paix, Europe? Est-ce la guerre? Pour quel espoir sied-il de se garder? L'horizon noir d'une douce lumière Va-t-il s'emplir, ou le canon gronder?

Ah! plus de sang ni de cliquelis d'armes! Plus de martyrs, de vaincus ni de larmes! Arrière Mars et son bras meurtrier!

Au lieu du fer, que l'heureuse aboudance Jette épis mûrs et fleurs dans la balance, Et toi, colombe, un rameau d'olivier!

EDMOND SAUTEREAU.

Orléans, 7 janvier 1877.

EHRONIQUE MUSICALE

Théatre-Italien: Reprise de Rigoletto, opéra en quatre actes, de M. Verti. — Bals de l'Opéra: Les valses de MM. Olivier Métra et Johann Strau-s (de Vienne).

Rigoletto vient de faire une rentrée brillante au Théâtre-Italien, où on l'avait perdu de vue, sinon oublié, dans ces dernières et si malheureuses années.

C'est M^{ne} Albani qui remplit le rôle de Gilda; mais je m'empresse de dire que c'est le baryton Pandolfini qui chante celui du bouffon, et qu'on peut lui attribuer une part notable du succès de cette reprise. Et ce nota bene n'est peut-être pas superflu.

En effet, pendant les huit ans que M^{me} Patti a bien voulu faire la joie de notre dilettantisme, il s'est créé à Ventadour la détestable habitude de ne plus écouter que les rôles de femme. Toute l'économie des opéras du répertoire s'en trouvait bouleversée. Ce n'était plus la *Traviata*, ou *Lucia*, ou *Don Pasquale* qu'on entendait, mais un concerto pour voix de soprano, accompagné par des voix subalternes et si peu intéressantes qu'elles étaient confondues avec les instruments les plus sourds de l'orchestre.

Il était temps qu'on remît en honneur la partie du baryton et même celles du ténor et de la basse qui, dans *Rigoletto* notamment, sont très-fournies de beaux effets.

Pandolfini avait déjà laissé deviner les ressources de son talent dans Aida, et plus récemment dans Luciu di Lammermorr. Mais on ne pouvait encore que deviner la grande allure qu'il donnerait au personnage de Rigoletto. Pour notre part, nous ne pourrions citer que Delle Sedie qui (malgré ses faibles moyens) ait su rendre avec autant de maestria la fameuse scène des courtisans et particulièrement l'épisode du mouchoir.

Mais c'est surtout au duo final du troisième acte que Pandolfini a déployé toute sa puissance de tragédien et de chanteur.

Un si beau succès ne pouvait nuire d'ailleurs à celui qui était assuré à M¹¹º Albani. Comme bien vous pensez, la jeune cantatrice, qui débutait il y a quinze jours dans Lucia, n'a eu le temps de perdre aucune de ses qualités; et ce que nous en avons dit dans notre dernier feuilleton ne pourrait qu'être répété aujourd'hui, n'était la crainte de fatiguer le lecteur. Notons cependant que le rôle de Gilda, qui abonde en notes aiguës, convient à ravir au gosier métallique de M¹¹º Albani.

Quant au ténor Aramburo, l'homme au magnifique larynx, il est temps de le prévenir qu'il en prend un peu à son aise avec le style, et que s'il apportait un peu plus de soin à la composition de ses rôles, on lui en saurait gré.

La représentation de *Rigoletto* n'en est pas moins la plus satisfaisante que nous ait donnée le Théâtre-Italien depuis qu'il est sorti de sa léthargie.

— Le dernier bal de l'Opéra a présenté un intérêt particulier; aussi (et moyennant quatre-vingt-trois mille francs jetés au guichet) on a vu s'y presser tout Paris-badaud, auquel se mêlait une grande partie de Paris-musicien. Chacun avait apporté sa plus fine paire d'oreilles.

Il paraît, en effet, qu'il y avait sous jeu d'adroits monteurs de cabales qui voulaient exciter l'un contre l'autre les deux chefs d'orchestre, M. Olivier Métra, et M. Johann Strauss (de Vienne.)

Les temps orageux de Glück et de Piccini pou vaient revenir; nous allions peut-être voir deux partis se former et se livrer bataille à coups de belles paroles, en attendant l'argumentation à coups de poing. Les Parisiens sont de bonnes gens, mais ils ont la tête si chaude en carnaval!

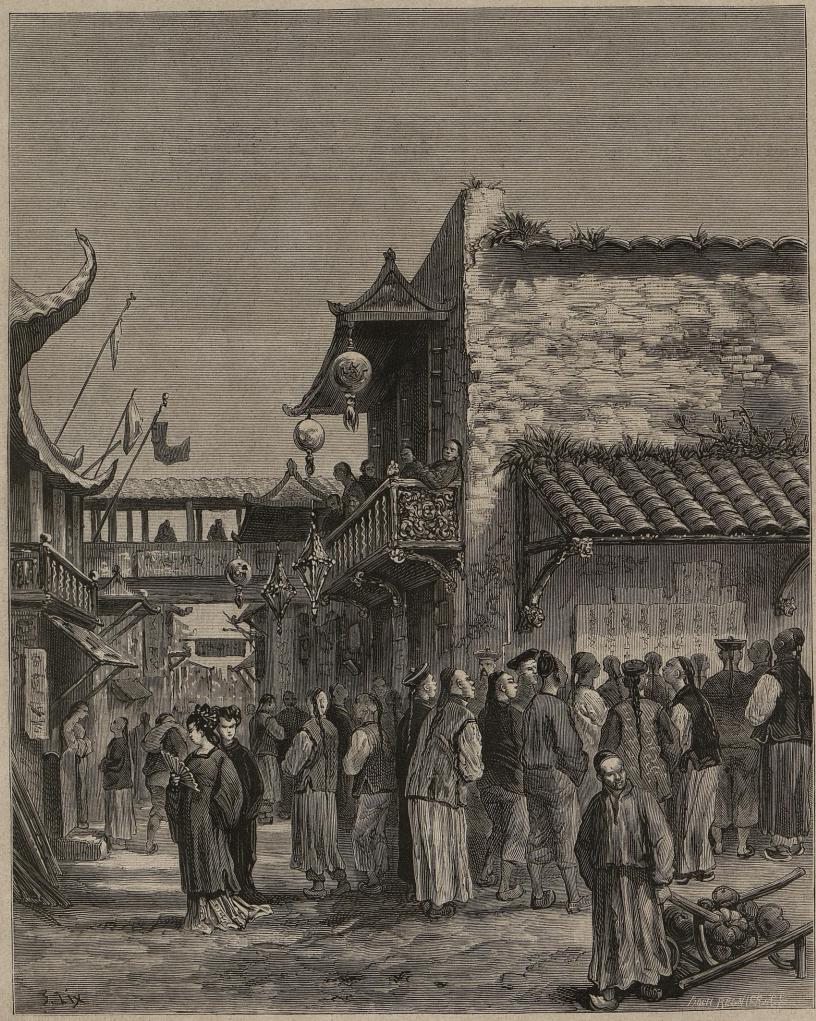
Eh bien! tout s'est passé le mieux du monde.
Nous n'avons pas eu la guerre; nous avons assisté
à ua très-intéressant tournoi entre les deux plus
célèbres compositeurs de valses du monde civilisé...
par la danse. C'était comme qui eût dit les jeux floraux de la musique légère.

Cependant le public a pris une vive part au débat,

et c'était un spectacle piquant que de voir Pierrot donner une leçon de contre-point à Colombine, ou bien Chicard expliquer à une laitière les beautés d'un si naturel qui allait servir de rentrée dans le ton de mi! Car, et je ne sais si c'est là le triomphe de la musique de danse, on ne dansait guère pendant l'exécution des morceaux les plus importants du programme. La foule s'était figée sous l'estrade des musiciens et écoutait comme au concert.

M. Johann Strauss n'était ni un inconnu, ni un

intrus au milieu de Paris, où ses compositions ont dès longtemps pénétré. On pouvait se souvenir aussi qu'il avait passé parmi nous l'été de la dernière Exposition, faisant entendre son orchestre tous les soirs au Champ-de-Mars. Il a donc été salué avec beau



INCIDENT ANGLO-CHINOIS. — Lecture dans une rue de Shanghaï de la proclamation de l'empereur du Céleste-Empire, à propos de la convention de Che-Foo. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. L. Frager, notre correspondant.)

coup de courtoisie, à son entrée dans la salle de l'Opéra. que ces messieurs de l'orchestre voulaient trahir le compositeur étranger, en jouant sa musique alla

Ces applaudissements empruntaient même un surcroît de chaleur à un sentiment très-honorable qui tenait le public, car on lui avait souffié que ces messieurs de l'orchestre voulaient trahir le compositeur étranger, en jouant sa musique alla sordina. Le bruit s'en était du moins répandu à la suite de la répétition qui avait eu lieu quelques jours auparavant.

Je n'ai point mission de défendre les cent vingttrois instrumentistes ainsi incriminés; mais, après les avoir observés avec beaucoup d'attention, je puis déclarer que leur attitude ne m'a paru en rien suspecte.



Ancienne ville des Baux. Saint-Remy. Château et cloître de Montmajour. Le grand pourtour des arênes d'Arles. Château de Tarascon. Grotte de Cordes, Temple de Verneques.

LA FRANCE PITTORESQUE. — Souvenirs du Congrès archéologique d'Arles, — (Dessin de M. Scott, d'après les eroquis de M. Sadoux.)

Tout au plus pourrais-je noter que trois ou quatre d'entre eux, parmi les plus jeunes, se sont amusés à singer le chef dans sa manière un peu excentrique d'attaquer les cordes de son violon. L'assistance a d'ailleurs été témoin de cette farce d'écolier, et a voulu en faire justice en bissant énergiquement la valse du Beau Dannbe bleu. Voilà tout ce qui en a été.

Cependant il faut dire que M. Johann Straus, après nous avoir fait entendre son célèbre Danube bleu et une autre valse intitulée le Sang viennois, ne nous a plus offert que les déchets de son répertoire. Qu'est-ce, par exemple, qu'une prétendue polka, ayant pour titre Bavardage, et qui n'est, en effet, qu'un papillotage de notes oiseuses? Nous n'y avons point reconnu l'auteur d'Annen-Polka, morceau célèbre depuis vingt ans, et qui a même relevé le genre, en prouvant qu'un artis e inspiré pouvait anoblir le plus trivial de tous les rhythmes, par une lueur de poésie et de sentiment.

M. Strauss a eu encore contre lui la manière discrète dont sa musique est orchestrée, et qui ne répond pas aux exigences acoustiques d'un grand local. C'est même cela qui a égaré quelques amateurs peu instruits dans ces matières spéciales, et leur a fait croire que les instrumentistes se refusaient à donner du son.

Là-dessus est arrivé M. Olivier Métra, le populaire auteur des Roses, du Tour du Monde et de tant d'autres compositions originales.

Sa valse, intitulée la Vague, a tout emporté! C'est un morceau d'une heureuse conception, d'ailleurs, développé avec une grande habileté de mains, et qui n'appartient pas à l'art frivole, encore qu'il ait les qualités pratiques exigées par les danseurs. La phrase du début, surtout, a une ampleur tout à fait magistrale; on la dirait écrite pour une voix de contralto, et il serait facile, en y accrochant des paroles, d'en faire la plus ravissante des romances. Attaquée par la masse des violons, sur la quatrième corde, elle est d'un irrésistible effet.

Et puis, M. Métra ne craint pas d'user du trombone dans les passages de force. Il remplit l'immense vaisseau de l'Opéra, et, peut être, en transperce-t-il les murs.

Pendant toute la nuit de samedi, je me suis figuré, en effet, que l'Apollon d'Aimé Millet (sur son toit perché) avait dû sentir des fourmis de bronze lui monter le long des mollets, — ALBERT DE LASALLE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

AVIS IMPORTANT

Les solutions et envois de problèmes doivent être adressés, directement et affranchis, dans la huitaine, à M. P.-L.-B. SABEL,

Boulevard Magenta, 150, Paris.

PROBLÈMES

XXIII — TROIS MOTS DOUBLEMENT CARRÉS En deux quatrains et une boutade de sept vers

à rime unique
Nous ne pensons jamais à toi,
Nous habitants de la grand'ville;
Mais au village, sur ma foi.

Mais au village, sur ma foi, Sans pont, tu deviens plus qu'utile. Je suis grand chef en la Turquie El je dois conduire au combat, Au péril même de ma vie,

Et l'officier et le soldat.

Jai pour principale valeur D'éviter à mon voyageur De voir assis à l'extérieur Son très-fidèle serviceur; Alors que lui, son supérieur, Na pour vue, en mon intérieur, Que celle de son... postérieur!

XXIV — SIMPLE QUESTION (Envoi de Bibi et Mimi, à M...)

Quels sont les trois nombres premiers dont la somme, plus la somme de leurs carrés, plus la somme de leurs cubes, donne le millésime de la dernière année?

XXV — MOTS CARRÉS (Envoi de Bibi et Mimi, à M...)

Hier, on célébrait mon dernier.
Des invités, les uns aux cartes
Faisaient circuler mon premier;
D'autres, laissant gâleaux et tartes,
De mon troisième, sans façon,
P us loin aspiraient la fumée.
Un poête à voix enrhumée
Ayant invoqué mon second,
Accoucha d'un épithalame;
Et plus loin une vieille dame,
Au milieu d'un cercle indulgent,
Avec une chaleur extrême,
Commentait ces mots du roi Jean
Quand il revit mon quatrième :
« Ah! si jamais la bonne foi

" Devenait un meuble inutile,

« Elle trouverait un asile « En France, dans le cœor du roi! »

XXVI — CARRÉS MAGIQUES

1º Qu'est-ce qu'un carré dit mag que?

2° Quelle est la somme que doit donner l'addition de tous les chiffres portés sur les deux grandes diagonales, les trois horizontales et les trois verticales, dans le carré magique des neuf premiers nombres, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9?

3º Quelles sont les méthodes les plus promptes pour trouver cette somme?

4º Les neuf chistres ci-dessus étant disposés comme suit, envoyer la figure que donnera la réunion par des lignes droites de tous les chistres pouvant former la somme à chercher.

5

6

5º Convertir le diagramme ci-contre en autant de carrés magiques qu'il est possible de le transformer.

6° Enfin, le diagramme ci-contre étant converti en carré magique,

envoyer la figure que donnera la réunion par des lignes droites de tous les chiffres pouvant former la somme à chercher.

XXVII — MOTS EN LOSANGE Auriez-vous près de vous toute la Faculté, Sans moi vous ne pourriez posséder la santé.

Il est, parmi les siens, de la plus grande espèce; Mais, privé de venin... c'est autrement qu'il blesse.

Le vin, l'huile, la poudre et mille autres produits En mon corps redondant sont constamment conduits.

Est-il, sur cette terre, une meilleure bête, Quoiqu'ayant bien parfois assez mauvaise tête?

Si je n'existais pas, il faudrait, cher lecteur, Dire adieu pour toujours à la joie, au bonheur!

XXVIII. POLYGRAPHIE DU ROI DES ÉCHECS (a)
(Dessin de M. H. Poullain)

Un Bastion

CR	EV	SS	ES	RT	18	NC	ES
SE	E	1	Р	A	A	N	TE
ED	1	A	R	С	1	U	RE
AN	C	N	M-1	TE	Q	C	UL
EV	D	T	DI	RL	N	T	AN
LE	0	T	N	E	A	S	QU
UO	N	U	1	C	1	EJ	AV
SQ	UR	J0 .	LO	0 U	RT	CE	AN

ÉNIGME

EXPLICATIONS

(a) Le Roi des Echecs ne peut faire qu'un seul pas, c'est-à-dire n'aller qu'à une case voisine, mais tout

aussi bien dans les trois sens, horizontalement, verticalement et diagonalement; ainsi (voir le tableau du 9 décembre 1876), placé à 28, il peut aller indifféremment sur l'une des huit cases qui l'entourent : 19, 20, 21, 29, 37, 36, 35, 27.

P.-L.-B. SABEL.

POUR TOUS LES FROMAGERS

DE FRANCE

EXTRAIT DE PRÉSURE DANOIS

(7 Médailles en 1876)

M. Louis BOLL, 196, rue de Rivoli, à Paris Seul Dépositaire des brevets pour la France

La Société centrale d'agriculture du département du Cantal vient de publier son rapport semestriel. La question de la présure du Dr Hansen, dont nous avons sonvent entretenu les lecteurs du Monde illustré, s'y trouve traitée avec tous les développements qui peuvent au plus haut point intéresser l'industrie fromagère en France.

Après avoir rappelé que plusieurs expériences de la présure du Dr Hânsen, livrees à l'initiative privée, n'avaient, quoique satisfaisantes, fourni que des résultats trop peu concordants, le bulletin donne les détails précis d'un essai décisif de ce produit. Cet essai, qui a eu lieu sous les yeux de la Société elle même, a été dirigé et surveillé par M. Altier; il a permis de constater d'une façon mathématique: 1º que l'emploi de la présure Hansen augmente la quantité de fromage de 3 1/2 pour 400; 2º que les résidus du fromage ne perdent pas de leur valeur; que le petit lait garde sa qualité et le beurre sa quantité; 3º qu'il en résulte une économie de moitté dans la Inbrication, comparativement à ce que coûte l'emploi de la présure ordinaire. En outre, la Société a acquis la certitude que les fromages fabriqués cette aonée avec de la présure Hansen ont tous été reconnus de bonne qualité par le commerce, juge souverain en pareille matière; et son bulletin insiste sur ce fait que la même présure, liquide incorruptible, presque alcoolique, a tous les avantages, pour une conservation entière et parfaite, sur des substances animales qui s'altèrent facilement et donnent souvent un mauvais goût au fromage, ce qui n'est pas rare, dans le Cantal principalement.

Cantal principalement.

Le bullet.n, rendant compte ensuite de la séance de la Société du 26 août 1876, publie le discours prononcé par M. de Parieu, ancien ministre, qui la présidait, et dans lequel il dit exactement: « M. Truchot nous a « rendu un autre service en joignant à ses conseils « pour nous un échantillon de la présure danoise, dont « le mérile nous était depuis quelque temps vanté, « mais que nous avons pu éprouver avec encourage- « ment et espérance d'avenir. » Ces quelques mots justement sympathiques pour une invention d'un incontestable mérite, comme celle du Dr Hansen, ne faisaient que précéder le rapport très-complet de M. Altier, lu dans la même séance et ayant trait à des expériences faites au moyen de la présure danoise. Voici dans quels termes ce rapport est conçu, et quelle résolution la Société, à la suite de cette lecture, a cru devoir prendre:

faites au moyen de la présure danoise. Voici dans quels termes ce rapport est conçu, et quelle résolution la Société, à la suite de cette lecture, a cru devoir prendre:

La présure danoise, qui est liquide et qui ressemble à du vin clarifié, a les avantages suivants:

1º Elle a un goût agréable et se conserve presque in-

définiment, tout en gardant sa même force;
2º Il en faut une très-petite quantité, puisque deux centilitres de ce liquide suffisent pour faire coaguler 100 litres de lait;

3° Elle produit une plus grande quantité de tôme;
4° Elle donne un bon goût à la tôme et au petit lait;
ce dernier est généralement d'un beau vert tendre;
5° Elle est des plus faciles à employer, et il suffit
que le vacher voie opérer une fois pour qu'il sache s'en

En résumant toutes ces expériences, voilà à peu près le résultat moyen: Pour bien cailler 100 litres de lait à une température moyenne de 28 degrés centigrades, il faut 2 centilitres ou 2 centilitres 1/2, soit 20 ou 25 centimètres cubes. Deux petites cuillerées à soupe ou deux petites cuillerées et demie représentent à peu près la contenance indiquée plus haut. Si la température du lait est inférieure à 24 degrés centigrades, on peut compléter les trois petites cuillerées, c'est-à-dire pousser la dose de présure jusqu'à trois centilitres, dose qui, pour tous les cas, semble être le terme extrême pour coaguler 100 litres de lait. Suivant les circonstances, le lait met de trente-cinq à cinquante minutes

pour se coaguler complétement. La tôme obtenue est plus blanche que la tôme ordi-

nair

La présure danoise donne en moyenne, par 100 litres de lait, de 7 à 900 grammes de caséum de plus que la présure ordinaire, et quelquefois, suivant les cas, ce chiffre peut dépasser un kilogramme. La fermentation s'opère aussi bien dans ces tômes que dans les autres. Enfin, des pièces qui sont faites depuis trois mois ont été sondées, et on leur a trouvé un goût des plus agréables. Plusieurs ont été déjà vendues, et les acheteurs ont paru les apprécier de préférence aux autres. Le

rapport a été écouté avec le plus vif intérêt. La Société autorise le bu eau à faire toutes les dépenses nécessaires pour vulgariser la présure du Dr Hansen.

A cet effet, le bureau de la Société s'est préoccupé des moyens de mettre l'extrait de présure du Dr Hansen à la portée de la fabrication. Elle facilitera donc, autant qu'elle le pourra, la création de dépôts de ce produit dans chaque canton et auprès de chaque comice intéressés. Dans beaucoup de départements en France il y a déjà des dépôts qui ont commencé à envoyer des commandes considérables.

Par exemple, la Société départementale d'agriculture

Par exemple, la Société départementale d'agriculture du Doubs, qui, dans le courant du mois d'août dernier, après en avoir constaté les hons effets, a déjà décerné à M. Louis Boll une médaille d'argent grand module, vient de nommer une commission chargée de continuer les exemples de cette présure afin de la vulgariser dans les essais de cette présure, afin de la vulgariser dans le département du Doubs.

Toutes les demandes doivent être adressées à M. Louis Boll, 196, Rue de Rivoli, a Paris, qui est le seul dépositaire des brevets du Dr. Hansen pour toute la France.

Le prix de la présure est de 3 francs le litre.

Demander également à M. Lows Boll du colorant pour fromage à 4 fr. 50 le litre; du colorant pour beurre à 8 fr. le litre, de même provenance.

Fureur du carnaval: Truite aux perles! Radis roses, Cœur d artichaut, Peau de satin po kas, Jules-Klein-quadrille

Nous recommandons à nos lectrices l'huile de Macassar, un produit dont le succès ne s'est jamais démenti. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure. L'huile de Macassar arrête la chute des cheveux, et offre encore cet avantage de prévenir la décoloration des cheveux. Demander le Rowland's Macassar Oil : à Londres, Hatton Garden, 20; à Paris, chez H. Waltersfield Lamar, 22, rue du Quatre-Septembre, et chez les parfumeurs de France.

Se défier des produits vendus sous le nom de Rowland's. Les flacons d'huile de Macassar sont recouverts de la signature : A. Rowland and sons, en encre rouge.

Le savon satin est une création récente de la parfumerie du monde élégant, maison Delettrez, 54 et 56, rue Richer. Ce savon a un parfum exquis; sa finesse est extrême, et il laisse à la peau un velouté qui lui a valu son nom gracieux de savon satin.

son nom gracieux de savon satin.

Les hautes récompenses obtenues à l'Exposition de Philadelphie par la maison Delettrez sont un succès éclatant et attestent la supériorité de ses produits.

Déjà la vogue la plus soutenue a accompagné les cosmétiques que l'on nomme: le lait de cacao pour la heauté du teint; l'eau de Cologne du grand cordon, surnommée la marêchale de toutes les eaux de toilette; le cold-cream au lys des vallées, le savon des boudoirs et les produits à l'opopanax qui ont une saveur particulière et très-aristocratique.

La maison Delettrez a atteint le sommet dans l'art de la parfumerie.

la parfumerie.

La crème Simon est un produit spécial qui, par son usage journalier, préserve la peau de toutes les ger-cures; en même temps, elle la blanchit et la pénètre d'un agrécable perfum d'un agréable parfum.

Nous ne saurions trop recommander l'usage de la crème Simon; c'est ce que la parfumerie moderne a produit de plus hygiénique. Son succès est très-grand, sans doute, mais doit le devenir plus encore quand il sera complètement connu.

La crême Simon est infaillible pour la guérison des engelures. On la trouve chez tous les bons parfumeurs et au dépôt, à Paris, rue Beautreillis, 23; à Lyon, chez l'inventeur, M. Simon, pharmacien, rue de Lyon, 83.

EN VENTE AU MÉNESTREL

2 bis, rue Vivienne.

Polkas et Galops, Mazarkas. - Prix: 5 fr.

Pizzicato. - Polkas des Masques. - Fantaisie de poë c. - Polka du Fou. - Hommage à Vienne. - Express-Polk a.

Das la Fo êt. — La Foudre et les Éclairs. — La Néva-Polka des Sylphes. — Le Pos illon d'amour. — Vif argent. — Feu dévorant, etc. — Mazurkas : Hommages aux ames. — Plaisanterie. — Ville et Campagne. — Sympahie. — Pata Morgana. — Souvenirs de la Patrie.

RÉPERTOIRE DES BALS 1877 DE L'OPÉRA Valses à 2 et 4 mains. - P. ix : 6 fr. et 9 fr.

Le beau Danube bleu. — Les Mille et une Nuits. — Le Sing viennois. — Les Feuilles du matin. — La Vie d'aris e. — Les Bonbons de Vienne. — Télégramme. — Bel a l'alia. — Les Joies de la vie. — Nouvelle Vienne. — Aimer, re, Chan er. — Légendes de la Forêt. — L'Echo des Mintagnes. — La Renommée. — Joyeux étudiants. — Intii é. - Illustrations. - Bals de la Cour, etc.

OE IVres choisies de Johann, Joseph et Edouard STRAUSS, de Vienne, en 3 vol. in-8°, avec portraits. Prix net de chaque volume de 20 morceaux: 10 fr. — Expédition franco.

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. - Consulter les Médecins.

ÉGÉNÉRATEUR DES LHEVEUX DE

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse.—Nouvelle vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 37. Bd. Haussmann, Paris.

CEINTURE contre le mal de mer. CEINTURE de sauvetage. CEINTURE pour monter à cheval. CEINTURE pour soutenir l'abdomen.

CHARBONNIER, fabt, r. St-Honoré, 376. Assomptio 1.

ANGLAIS METHODE ROBERTSON. Cours et leçons. Six cours dans la journée pour les enfants. H. HAMILTON, 8, rue Chabanais.

ALCOOL DE MENTHE DE RICQLES

ANTI-GOUTTEUX BOUBEE, SIROP Depuis 50 ans soulage instantanement, eloigne et gueri accès de GOUTTE et RHUMATISMES. T'es pharm hépôt génal 4 r. de l'Echiq ier, Paris. Mémoire médical gris

CACHEMIRE DE L'INDE PRobes, seul dépôten Europe l'Union des Indes, 1, r. Auber.

La Vie prolongée. LE FER BRAVAIS (FER I) A Y É) guérit radicalement : Anémie, Chlorose, Débilite, Consomption, Faiblesse. 13, r. Lafayette et pharm. Broch. 1º.



ou LIQUEUR DE SANTÉ

c'est un Stimulant ou Réconfortant qui réveille l'appétit, favorise la digestion, releve les défaillances physiques ou morales; constituant en un mot la plus EXQUISE et à la fois LA PLUS SAINE DES LIQUEURS DE TABLE.—Un verre à liqueur après chaque repas.—DETAIL dans toutes les villes. GROS: COMPAGNIE CENTRALE DE FRANCE, rue de Jouy, 7, Paris



RUITS Doctr GUÉRIN, R. Valois. 17, Paris

1 h à 2 h. — Pas d'opération. —

aussi par correspondance. — Guide du Traitement, 2 fr.

de TETES CHAUVES! .. sans précédent Revousse certaine et Arret des coutes la forfate. Ent. grand of seig. et preuves. On jugera. MALLERON, 1410, r. Rivoli. Paris.

5.JOURNALETIRAGES FINANCIERS

(7° année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris.
Propriété de la Société Française Financière
(anonyme) au capital de Trois Millions.
DIRECTEUR: CH. DUVAL, OFFICIER RETRAITÉ

Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche—Liste des anciens tirages.
Renseignements imparttaux sur toutes les valeurs.

ABONNEMENTS:
Paris et Departements

Abonnement d'essai · 3 mois, 1 fr.

L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE beau PORTEFEUILLE FINANCIER
avec un Traité de Bourse de 200 pages

A PARTIR DU 1" FÉVRIER

Les Bureaux du

ET DE SON JOURNAL

Le Moniteur des Tirages Financiers

QUI SONT ACTUELLEMENT RUE RICHELIEU, 104

SERONT TRANSFÉRÉS DANS L'IMMEUBLE DE LA SOCIÉTÉ

Rue Le Peletier, Nº 16

SEULE PARFAITE P' RÉTABLIR la COULEUR DES CHEVEUX, seguin, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, THOREL, 17, r. de Buci; FAY, 9, r. de la Paix.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJ⁶n, stune ench., en lach. des not. de HOTEL rue Dumont-p'Unville, 26, avec plofonds peints, écuries et remise. — Contenance: 374 m. 19 c.

TERRAIN quer et Dumont-p'Unville, no 28.

Les deux lots pourront être réunis.
Mises à prix : Hôtel, 273,000 fr.; Terrain, 150,000 fr.
S'adr. à Me Robert, notaire à Paris, 24, boulevard
Saint-Denis, qui délivrera des permis de visiter.

VILLE DE PARIS

ADJUDICATION, sr une ench, en la ch. des not. de Paris, le mardi 6 février 1877, midi, de :

O QUATRE TERRAINS av. Daumesnil, r. des 4-LOTS DE TERRAINS et r. du Trou-à-Sable. 1 LOTS DE I P.IUIChemias et r. du Trou-a-Sable, 4erlot. Cont. 315m.—Mise à prix (20 f. le m.): 6,300 f. 2e lot. Cont. 315m.—Mise à prix (10 f. le m.): 3,430 f. 3e lot. Cont. 322m64—M. à pr. (10 f. le m.): 3,226 f. 40 4e lot. Cont. 4,220m92. — Mise à prix : 47,422 f. 50 Après l'adj., les 3 premrs lots pourront être réunis.

2° TERRAIN rue du Poteau, à l'angle de la r. Mise à prix (30 fr. le mètre) : 7,284 fr. 20.

3ºTERRAIN aven. Danmesnit, à l'angle de la r. 285m 25. — Mise à prix (16 fr. le mètre) : 4,56% f.

4º TERRAIN av. de la Bourdonnaye, entre les Cont. 609 11. — Mise à prix (201. le m.):12.182 f. 20 Ser aux not.: Mes J.-E. Delapalme, r. Auber, 11, et Mahot-Delaquerantonnais, r. la Paix, 5, dép. de Vench.

MAISON A ADJUGER, même st une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 6 février 1877.

Reveuu uet: 5,700 fr. — Mise à prix: 70,000 fr. S'ad. à Me MICHELEZ, notaire, r. St-Feidinand, 10.

MAISON A PARIS COQUENARD, 2), A VENDRE, même sur une enchère, en la chambre des notaires, le mardi 23 janvier 1871.

Dù au Gredit foncier : 36,357 fr. 27 c.

Revegu: 9.681 fr. 40.— M. à prix baissée : 80,000 fr. S'ad. à Me Bertrand-Maillefer, nre, r. du Havre, 40.

Etude de Mº BENOIST, avoue à Paris, avenue de l'Opéra, nº 4.

VENTE, sur surenchère du sixième, en l'audience des saisies immobilières du Tribunal civil de la Seine. le jeudi 8 février 1877, à deux heures de relevée, d'une

MAISON ENTRE COUR A ST-MANDE
Grande-Rue, no 9. — Le tout d'une contenance de
1,769 metres 30 cent. environ.
Mise à prix: 70,060 fr.
S'adresser à Mes Benoist, Lamy et Deherpe, avoues,
et à Me Leclère, notaire à Paris.

ADJ^{on}, même sur une enchêre, en la ch. des not.
MAISON à PARIS, rue Saint-Martin, nº 200
(angle de la r. Grenier St Lazare, 35)
Revenu brut: 11,310 fr. — Mise à prix: 155,000 fr.
S'ad. à Mª Tansard, not., r. Grenier-St-Lazare, 5.

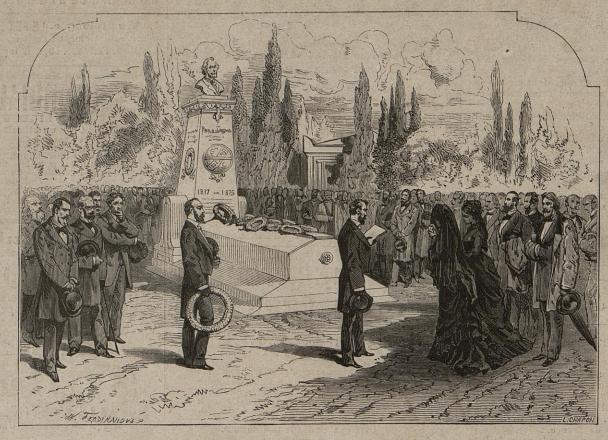
INAUGURATION

du monument de PIERRE LAROUSSE

Mercredi, 3 janvier, a eu lieu, au cimetière de Montparnasse, l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Pierre Larousse, auteur du Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle. Le tombeau, qui fait le plus grand honneur à son architecte, M. Vaudremer, se compose d'un sarcophage surmonté d'une pyramide quadrangulaire, couronnée ellemême du buste en bronze de P. Larousse, œuvre remarquable du regretté

Les collaborateurs de P. Larousse, les employés de son imprimerie, le maire

Perraud.



PARIS. - Inauguration, dans le cimetière du Montparnasse, du tombeau de M. Pierre Larousse. (Croquis de M. Sadoux.)

et plusieurs conseillers municipaux de Coucy, sa ville natale, assistaient la famille dans cette pieuse cérémonie.

Plusieurs membres de la Société des gens de lettres et des représentants de la presse avaient tenu à honneur de s'associer à ce suprême hommage de reconnaissance et d'affection.

Plusieurs discours ont été prononcés: par M. Boissière, doyen des collaborateurs du Grand Dictionnaire; par M. Boutmy, au nom des ouvriers typographes, et par M. Amand Fauré, membre de la Société des gens de lettres.

Nous avons publié le portrait de M. Pierre Larousse, lors de sa mort, dans notre numéro du 16 janvier 1875.



JOURNAL LA MAISON DE GAMPAGNE

(DIX-HUITIÈME ANNEE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER.

— SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTEMENT. — SOINS A DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON. — OISEAUX DE BASSE-COUR

ET DE VOLÈRE. — ACCLIMATATION. — ABEILLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE

CONSTRUCTIONS CHAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES. — RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Parait tous les 15 jours : 16 pages et plusieurs granumées sur hois nou mumâre. Un appendix pages de plusieurs granumées sur hois nou mumâre. Un appendix pages de plusieurs granumées sur hois nou mumâre. Un appendix pages de plusieurs granumées sur hois nou mumâre. Un appendix pages de plusieurs granumées sur hois nou mumaire. Un appendix pages de plusieurs granumées sur hois nou mumaire. Un appendix pages de plusieurs granumées sur hois nou mumaire. Un appendix pages de plusieurs granumées sur hois nou mumaire. Un appendix pages de plusieurs granumées sur hois nou mumaire. L'Expenses de plusieurs granumées sur hois nou mumaire. L'EXPENSES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÉTRES.

Parail tous les 15 jours: 16 pages et plusieurs gravures sur bois par numéro. Un an, SEIZE FRANCS.

DOUZE MAGNIFIQUES AQUARELLES par an, de plans de jardins, de villas, de basses-cours, etc. etc.

TROIS PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1877, RENDUES A DOMICILE FRANCO DE PORT

1 Mois d'octobre, novembre, et de décembre, grantitement; 2 un joil couteau de jardinage à 3 lames : écussonoir, greffoir et serpette, ou au choix, un joil sécateur en acier poli, pour dames; 3 15 paquets de graines de fleurs ou de légumes nouveaux. — Envoyes un mandat-poste de 16 fr. (plus un franc pour le port des primes) à M. Édouard Le Foat, Directeur du Journal, 233, r. du Faubourg-St-Honoré, à Paris. — (Pour les États de l'Europe, 18 francs.)

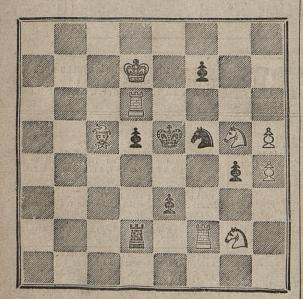
Prière d'indiquer, en adressant l'abonnement, dans quel journal on a lu cette annonce.



PROBLÈME Nº 640

COMPOSÉ PAR M. J. G. CAMPBELL

English chess Problems.



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du proble	ème nº 637.
1. C pr. PR	1. T pr. T (A
2. C 4 CR	2. C 2 FR
3. F 4 FR	- 3. P pr. F
4. D pr. PT	4. F pr. D
5. T pr. C	5. ad libitum
6 T pr. P, échec et mat.	
(A)	

2. C pr. T 3 R prend P fait D, é hec 3. F 1 FD (1) 4. T pr. PD, é hec 5. C 3 R, échec 4. R pr. T 5. R 3 R ou 5 D

6. D 8 R ou pr. PD, échec et mat. Cette belle solution n'est malheureusement pas unique. Il en existe une beaucoup plus simple, commençant par

T 4 C, échec, suivi de D pr. F.

Donnée par MM. F. Signoud; Fresco; A. Vancouyghem; docteur Michalski; L. de Croze; Darthou; café de la Rotonde, à Limoges; C. Launoy; J. Germain; le café Central, à Péronne; le cercle de Château-la-Vallière; Kassioph; Misselieux; Duchesne; le café Dumas, à Privas.

Autre solution juste du problème nº 636 : M. G. Faure. Problème nº 635 : MM. Fresco; J. Germain.

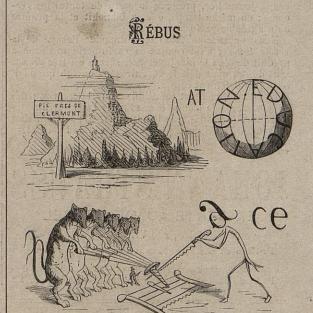
	0001
1. C 6 FR	1. T pr. PD A)
2. D 8 TD	2. T pr. PR
3. D 8 TR	3. T ad lib.
4. C 4 R ou 5 D, échec e	et mat.
(4	A)
	1. T pr. C
0 0 00 10 1-1	0 7

3. D 7 ou 8 D, échec 4. D 2 ou 6 D, échec et mat. Solutions justes : MM. F. Signoud; Kassioph; Ed. Leger; L. de Croze; Fresco, de Lille; A. Vancouyghem; le Gercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; les Amateurs de la Croix-Blanche, à Balan.

Dans les autres solutions adressées, la variante principale n'est pas mentionnée ou est inexacte.

Nous recommandons particulièrement les Déjeuners du Grand-Hôtel: 4 fr., vin, café et liqueurs compris. Diners de la Table d'hôte à 6 fr., vin compris. Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les

personnes qui n'habitent pas le Grand-Hôtel sont admises à ces deux tables.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Parisiens, c'en est fait! la butte des Moulins sous peu sera rasée.

Solutions justes du dernier rébus : G. Brissard, à Or-léans; café Gaulier, à Cadillac; Ko-l'hon-Bô, café Roulle!, à Saint-Vallier; l'OEdipe de l'estaminet Florisson, à Morlaix; un abonné du café de la Bourse, à Châlons-sur-Marne; le cénacle du Louvre, à Aix; Rick, à Colombes.

Le directeur-gérant ; PAUL DALLOZ.

PARIS. - IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.